

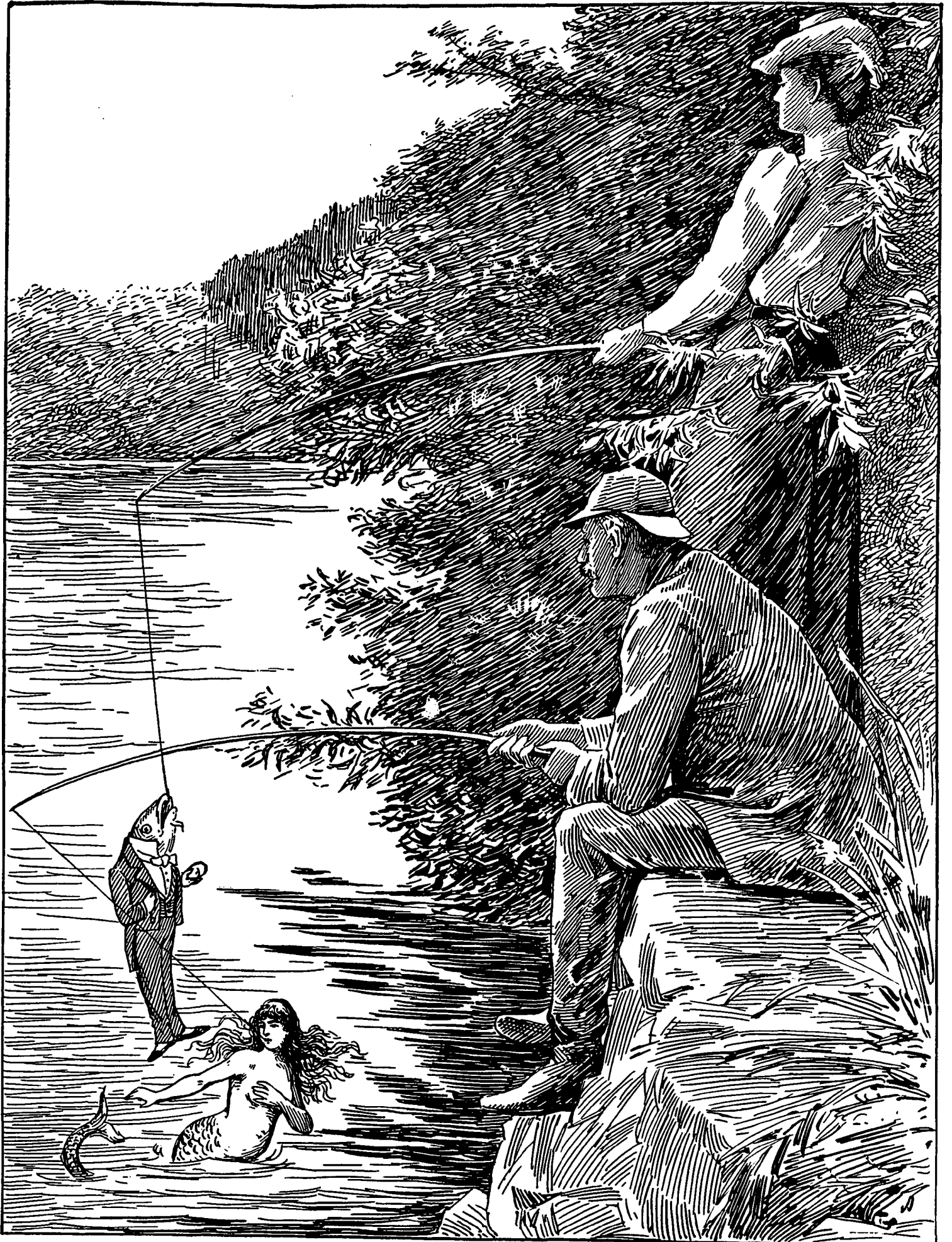
# Le Samedi

VOL. IV — NO. 43

MONTREAL, 1 AVRIL 1893

PAR ANNEE, \$2.60  
LE NUMERO 6 CTS

LES GRANDES PECHES DU 1ER AVRIL



CE QU'ILS CROYAIENT PRENDRE ET CE QU'ILS ONT PRIS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 1 AVRIL 1893



Il n'est pas essentiel, pour qu'un steak soit bon qu'il dure longtemps.

Le barbier qui parle trop en faisant la barbe a coutume d'illustrer ses histoires en taille douce.

Il est à peu près établi qu'il y a des choses pires que la crinolino ; mais nous ne les connaissons pas nous-même.

"Moi, quand je serai grand, répète Toto, je serai facteur. Ça fait que je pourrai aller sonner à toutes les portes sans attraper la volée."

Un dentiste qui s'est querellé avec un gargarier a mis l'affiche suivante sur sa porte : "Ici on aiguise les dents pour le steak du restaurant d'en face."

Savez-vous pourquoi, il faut aller sonner si souvent sans recevoir de réponse chez un débiteur endurci ? Il ne peut pas entendre, puisqu'il est dans les dettes pardessus les oreilles.

"J'ai le pas sur toi," disait le glaçon qui venait de massacrer un chapeau de forme. — "C'est vrai, répondit le chapeau en se redressant ; mais te voilà mis en pièces tout de même, et j'existe encore."

En France, le duel est plus populaire que la rétractation. Car après tout, en rédigeant des excuses, on court le danger de faire des fautes de grammaire ; mais dans un duel, il n'y a pas un seul danger à courir.

"Comment, chère, disait le jeune Lunedaniel, tu me reproches de ne plus te parler comme avant notre mariage ! Papa m'a toujours recommandé, dans le magasin, de cesser de vanter une marchandise aussitôt que le marché est conclu."

"Voilà ma guigne, disait Passepoil. Je vais fêter l'anniversaire d'un ami ; je tâche de lui faire honneur, si bien que j'arrive à la maison gris et que je me couche tête bêche dans le lit avec mes bottes sur l'oreiller. Et j'ai crié du mal de dents toute la nuit. Quand je me suis réveillé j'ai découvert que c'était tout simplement mon cor qui m'avait fait souffrir."

## NOUVELLES DU JOUR



Plus de peur que de mal.

## LES PÉRIPIÉTIES DE L'AMOUR

Ce soir là, il ne devait pas venir. Soudain, on frappe à la porte ; et quelle n'est pas sa surprise ! c'est lui ! En une seconde, il est à ses côtés ; mais elle le repousse ; elle veut crier, se sauver, elle ne peut, elle étouffe.

— Je ne vous attendais pas ce soir, dit-elle !

— Alors, j'ai un rival !  
— A cette cruelle supposition, elle perd connaissance. Il s'approche d'elle pour la soutenir, mais il découvre la cause de tout ce trouble : la belle avait mangé des oignons.

## SUR LA RUE

Madame, en compagnie de monsieur, se rend à l'église et est fortement occupé à mettre ses gants.

Monsieur (de mauvaise humeur). — Ma chère, tiens franchement, je crois que j'aimerais mieux te voir mettre tes bas, que tes gants dans la rue.

Madame. — C'est ce que tous les hommes préféreraient, du reste...

(Silence prolongé.)

## PARI HONNÊTE

Jules. — Papa, je parie, qu'avec le crayon que j'ai, je puis écrire, vert, rouge, bleu, blanc, ou n'importe quelle couleur.

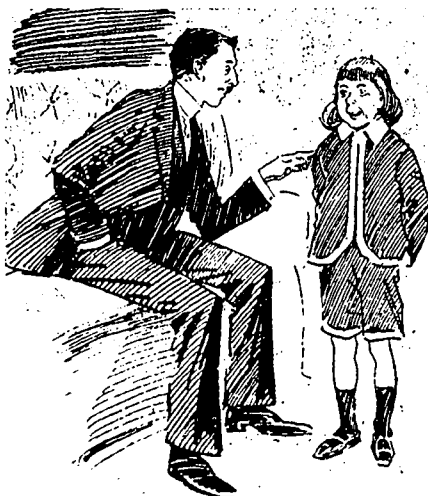
Le père. — Pas avec le même crayon.

Jules. — As-tu peur de parier dix centins ?

Le père. — C'est bien ; je vais te donner dix cents si tu écris tout cela avec le même crayon.

Jules (enfonçant sa main dans sa poche, en retire un vieux bout de crayon avec lequel il écrit : "Rouge, bleu, vert, blanc, etc."). — Là, tu vois bien ! Donne-moi le dix centins.

## LE COMBLE DU BONHEUR



Le papa. — Tes-tu bien amusé chez grand'maman ?  
L'espoir de la patrie. — Je te crois. J'ai été enfermé deux heures dans le garde-manger.

## L'ART D'ÊTRE DIGNE

Vieux monsieur, accostant un bébé dans une promenade publique. — Viens me voir, beau bébé. Et comment s'appelle-t-elle, cette charmante petite fille ?

Bébé (qui a ses cinq ans). — Bonne, donne donc à monsieur la carte de visite de ma mère.

## PETIT THOMAS

Lucien. — Ah ! monsieur Toutbeau, puis-je vous toucher ?

M. Toutbeau. — Mais oui ; et pourquoi faire.

Lucien. — J'ai entendu ma grande sœur dire que vous étiez si ramolli, que j'aimerais à voir moi-même.

## DANS LE MONDE ESTHÉTIQUE



Elle. — Ah ! Alfred ! L'amour que vous me portez est une véritable faiblesse.

Lui. — Je l'admets ; mais c'est une faiblesse si forte !

## LA RAISON

L'avocat. — Vous dites que dans la nuit du meurtre, la lune brillait tellement, que vous pouviez voir les malfaiteurs dans la chambre. Votre mari était-il éveillé à cette heure là ?

Le témoin. — Je ne sais pas.

L'avocat. — Avait-il la figure tournée de votre côté ?

Le témoin. — Je ne sais pas.

L'avocat. — Était-il tourné du côté du mur ou de votre côté à vous ?

Le témoin. — Je n'en sais rien.

L'avocat. — Messieurs les jurés, vous avez entendu le témoin. Cette femme a identifié les meurtriers, disant qu'elle les a vus, et maintenant elle ne peut pas dire dans quelle position était son mari. (Au témoin) Pourquoi ne le savez-vous pas ?

Le témoin. — Parce que je ne pouvais pas voir.

L'avocat. — Là, messieurs, quand je vous le disais ; elle a reconnu les meurtriers, mais elle n'a pu voir de quel côté son mari avait la tête tournée. Expliquez ce fait, si vous pouvez !

Le témoin. — Je vais vous le dire monsieur ; mon mari a la tête tellement chauve, qu'à la demi-lumière comme cela, je ne pouvais distinguer de quel côté était sa figure.

## NOUVELLE ANNONCÉE PRUDEMMENT

*Le père.*—Eh bien ! docteur, est ce fini ?

*Le médecin.*—Permettez-moi de vous féliciter.

*Le père.*—Est-ce un garçon ?

*Le médecin.*—Le portrait du père.

*Le père.*—Docteur, ceci est le plus beau jour de ma vie. Je suis peut-être égoïste, car ma chère femme voulait une fille.

*Le médecin.*—Dans ce cas, elle ne sera pas désappointée.

*Le père.*—Comment, vous avez dit que c'était un garçon !

*Le médecin.*—Tout le portrait du père.

*Le père.*—Alice aurait bien voulu une fille.

*Le médecin.*—Comme je l'ai dit tout à l'heure, elle ne sera pas désappointé. Le ciel a plus qu'exaucé vos vœux.

*Le père.*—Voulez-vous dire qu'il y a des jumeaux ?

*Le médecin.*—N'est-ce pas un garçon que vous vouliez ?

*Le père.*—Oui.

*Le médecin.*—N'est-ce pas une fille que voulait votre femme ?

*Le père.*—Oui ; pauvre Alice.

*Le médecin.*—Eh bien ! soyez heureux tous deux ; vos vœux sont exaucés.

*Le père.*—Alors ce sont des jumeaux ?

*Le médecin.*—Mais en vous exauçant, vous, le ciel a doublement exaucé votre femme.

*Le père.*—Et ce sont des jumeaux !

*Le médecin.*—Non, pas exactement, vous...

*Le père.*—Je vous en prie, docteur, dites-moi ce que c'est ; je suis mystifié. Qu'est-ce que c'est ?

*Le médecin.*—Ils sont trois.

## UN RÊVE

(Pour le SAMEDI)

Peut-être que, ma Suzanne se souvient encore de la soirée que nous avons passée ensemble le...

Je ne parlais plus, je ne pouvais plus partir : car c'était la première fois que je lui parlais, à elle seule, et j'avais tant de choses à lui dire !

Juste au moment où je le croyais assuré, mon avenir s'est brisé pour toujours ; toutes mes illu-

sions se sont évaporées ; il ne me reste plus qu'à recommencer et je suis déjà vieux !

Tout à coup, je me fis cette réflexion que " *La vie n'est qu'une comédie et que c'est une sottise d'en faire un drame !* " J'avais lu cette pensée, il n'y a pas bien longtemps, elle vint me tirer de l'abattement dans lequel j'étais plongé depuis quelques jours, et je tâchai de devenir sceptique. Je le devins. Amour, famille, patrie, tout cela m'était indifférent ; j'étais décidé de partir, d'aller bien loin dans ce que l'on appelle les légions étrangères ; j'étais seul, je n'avais plus personne pour penser à moi, personne pour m'aimer ; alors, à quoi me servait la vie ? ne valait-il pas mieux s'en débarrasser au plus vite ?

Je dis tout cela à Suzanne ; elle réfuta les raisons que j'avais avancées ; je continuai encore longtemps mes railleries, elle se contenta de me regarder et de sourire. Alors, je fus sur le point de me jeter à ses genoux, de lui saisir les mains, de les couvrir de baisers et de larmes, et de lui dire :

" Ma Suzanne, ma Suzanne aimée, merci, merci pour tout le bien que tu m'as fait ce soir ; j'étais abandonné, tu m'as offert tes sympathies " tu m'as plaint, tu m'as dit de reprendre espoir " et courage, tu m'as fait goûter du bonheur, moi " qui n'en espérais plus, et un bonheur d'une sa-

## L'AVENIR EST AUX HABILES



*Minou.*—Tu ne vauds pas deux sous. Je parie que tu n'es pas capable de sauter sur la table pour voir ce qu'il y a dans le pot.

*Minette.*—Ah ! Je ne puis pas ? Regarde-moi !



III  
— !!! —

*Minou.*—Ça ne fera jamais une chatte de ménage. Pauvre Polline ! Faut que je lui aide à enlever cette crème.

" veur exquise et unique ! Merci, merci, ma Suzanne, et puisses tu être toujours heureuse comme tu le mérites et comme je le souhaite ! " Adieu ! "

Cependant, je restai à ma place, continuant à badiner quelques instants encore, et je partis.

Pourquoi cette émotion subite ? ah ! c'est que dans les grands yeux noirs de Suzanne, dans ses yeux si beaux qu'elle tenait toujours fixés sur moi, j'avais lu, j'avais cru lire... qu'elle m'aimait.

Hélas ! Quand je me réveillai, je compris que tout ce roman faisait partie d'un rêve, que je n'avais pas même vu le temps de finir, pendant trois longues heures de sommeil.

## COMMENT TROUVER UNE DATE

A Chicago.

*Madame Dudivorce.*—Voyons, n'est-ce pas en 1889 qu'est mort le vieux monsieur Vieillebarbe ?

*Madame de L'hyménée.*—Je ne me rappelle pas exactement la date, mais je suis certain que c'était l'année que j'ai divorcé avec monsieur Serrelapoigne.

*Madame Dudivorce.*—N'est-ce pas la même année que j'ai divorcé avec monsieur Durcaill ?

*Madame de L'hyménée.*—Oh ! non, très chère ; car l'année que tu as obtenu ce divorce, j'ai eu le mien avec monsieur Troadoux.

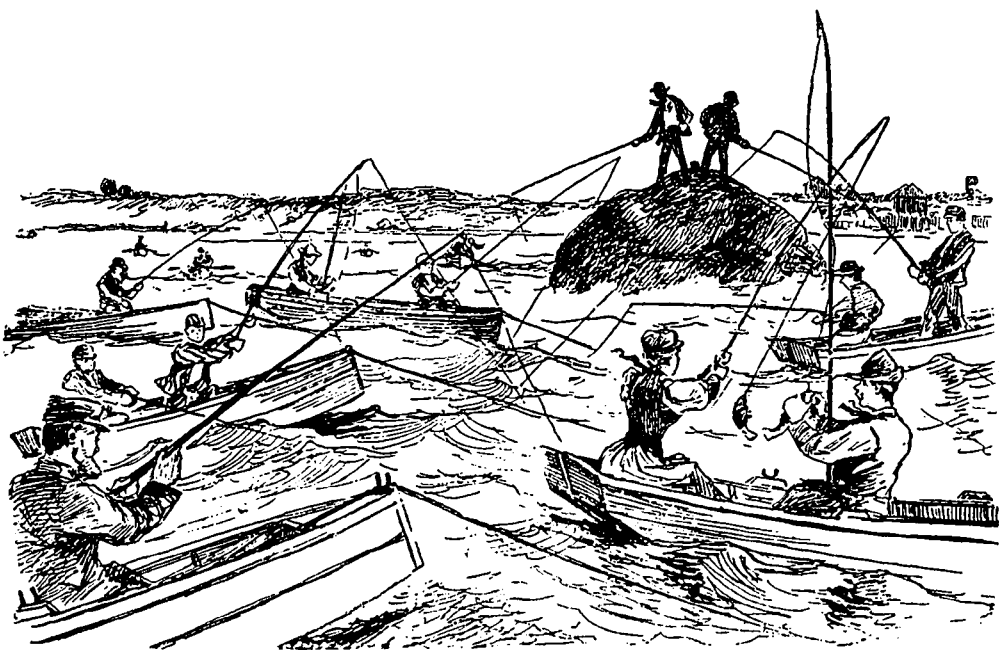
*Madame Dudivorce.*—Tu te trompes sûrement. Quand tu as divorcé avec monsieur Dadevoir, t'en souviens-tu ? Nous étions à la cour ensemble ?

*Madame de L'hyménée.*—Et l'année suivante, je divorçais d'avec monsieur Tétédelinotte.

*Madame Dudivorce.*—Bon nous l'avons, je crois, et quand tu as cessé d'être madame Tétédelinotte, je cessais d'être Madame Saeserré.

(Et c'est ainsi qu'elles peuvent déterminer la date de la mort de monsieur Vieillebarbe.)

## PENSÉES D'AVRIL



Que de temps et de peines perdus !

## LE DERNIER JOUR DU CARÈME



Bon feu et cuisine de roi.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

De l'Événement ce mot de la fin tout à fait local :

Thivrier sommeillait, accablé.

Le "général" Cluseret lui frappa sur l'épaule.

— Mon premier...

— Pitié, maître !

— Mon premier est la réponse faite par les ministres de Napoléon III à leur maître, lorsqu'il leur demandait qui il devait prendre comme fonctionnaires : Sire, oh ! des Corses ! Mon second est ce que dit une mère qui berce son enfant : Dors, ange à mère ! Mon tout...

— Eh bien ?

— Sirop d'écorce d'oranges amères.

La petite Juliette a remarqué que lorsqu'elle dit : "Je n'aime pas telle chose," on la force à la manger.

Aussi a-t-elle résolu de changer de tactique.

— J'aime bien ça, dit elle, hier, à table, en repoussant son assiette pleine, mais je n'en veux pas

— Puisque vous l'aimez, il faut le manger, mademoiselle, lui dit la maman.

— Mais alors, s'écrie l'enfant exaspérée, comment donc qu'il faut dire quand on n'en veut pas ?

Au Palais Bourbon :

Le président :

— Vous n'écoutez jamais les orateurs républicains.

Un membre :

— La droite doit ignorer ce que fait la gauche.

Dédié aux cordonniers :

La meilleure de toutes les semelles est celle qui est fabriquée avec de la langue d'ivrogne, car elle ne prend jamais l'eau.

— L'amour veut l'égalité ! déclame un phraseur.

— Oh ! alors, on a bien raison de dire...

— Quoi donc ?

— ...Qu'il n'a jamais été.

On demandait, hier, à madame L..., qui est veuve depuis un an :

— Qu'est ce qui vous a le plus frappé dans le cours de votre existence ?

— Mon mari.

— Pourquoi diable, en Chine, raccourcit on les pieds des jeunes fille ?

— Sans doute pour que ça tienne moins de place, quand, une fois mariées, elles les mettent dans le plat.

Expansion conjugale :

— Oh ! mon chéri, comme je t'aime !

— Et moi donc, ma chérie !

— Dis, si je mourais, te remarierais tu ?

— Jamais de la vie !

— Ah ! c'est gentil, ça !

— C'est que, vois-tu, il faut avoir perdu la boule pour recommencer cette bêtise là !

Tableau !

Le comble de la coquetterie : En Cour d'assises, une femme comparait sous la prévention d'avoir empoisonné son mari.

Le président. — Avez vous quelque excuse à invoquer pour votre défense ?

Elle, d'une voix timide. — Oui, Monsieur le président, on m'avait dit que le noir m'allait très bien.

Un panamé se présente au Palais Bourbon, tenant à la main une liasse de titres du Panama.

L'huissier l'arrête : Où allez vous ?

— Chez moi.

— Comment, chez vous ?

— J'ai acheté une partie du Parlement ; voilà mes titres.

— Mais c'est du Panama que vous avez là.

— Justement ; M. Rouvier a déclaré qu'on a employé mon argent à faire nommer et à acheter les députés de la majorité. Je viens reconnaître ma marchandise.

C'était à l'heure du patinage. Soudain un patineur s'étale à plat ventre.

Et Gavroche, de sa voix narquoise :

— Dis donc, coquet, t'as pas fini de te regarder dans la glace.

Bout de conversation :

— Puisque vous avez des velléités matrimoniales, pourquoi n'épouseriez-vous pas cette charmante Marguerite, l'amie de votre sœur ? C'est un ange.

— D'accord, mais elle se peint.

— Voyons, mon cher, — la main sur la conscience — avez-vous jamais vu un ange qui ne soit pas peint ?

Le roi et les verbes.

— Dans un examen de grammaire, le professeur dit à l'élève :

— Dites-nous ce que vous savez sur les verbes ?

— M'sieu, les verbes... c'est tout le contraire des rois.

— Comment cela ?

— Sans doute, puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets.

On juge en correctionnelle un financier véreux mis en état d'arrestation au moment où il se disposait à partir pour Bruxelles.

— Mon client, Messieurs, dit l'avocat, est un ancien combattant de Magenta et de Gravelotte. Deux fois il a volé à la frontière.

Le président, l'interrompant avec un fin sourire :

— Alors, c'eût été la troisième.

Boireau cérémonieux.

— Bonjour, chère Madame, comment se porte monsieur votre mari ?

La dame, naïve :

— Oh ! monsieur mon mari ! vous qui le troyez...

Alors, Boireau :

— Tiens, c'est parbleu vrai... Comment va "ton" mari ?

Tête de la dame.

A l'examen du baccalauréat :

D. — Vous connaissez Pierre Corneille ?

R. — Pierre Corneille ? Ah ? oui, Monsieur, celui qui buvait du cid et abattait des noix.

Au bouillon.

Un habitué au garçon :

— Vos portions sont encore aujourd'hui bien petites ; d'habitude, à moi, vieux client, on me donne deux morceaux de rôti, et aujourd'hui je n'en ai reçu qu'un...

Le garçon, étonné :

— Tiens ! mais Monsieur a raison : la cuisinière aura sans doute oublié de couper le morceau en deux !

Sous le porche d'une église :

Premier aveugle. — Dites donc, cher confrère, connaissez-vous cette charitable dame qui vient de vous donner dix sous ?

Deuxième aveugle. — De vue... seulement.

Le comble de l'enseignement :

Donner un coup de couteau à un élève de l'École normale pour qu'il *en saigne*.

Un individu au nez enluminé passe avec un de ses camarades devant la Morgue.

Ils entrent.

Et l'ivrogne, montrant les dalles à son ami :

— Tu vois où ça conduit, de boire de l'eau !

Un officier de réserve de service de la remonte qui fait en ce moment sa période d'instruction au dépôt de Bee Hellouin (Eure), a relevé dans la commune de Malleville la singulière annonce que voici :

ICI ON HERBAGE LES CHEVAUX

Prix modérés

Chevaux à queue courte, 0,75 c. par jour.

Chevaux à queue longue, 1 fr. par jour.

Surpris de cette différence de rémunération, l'officier, pour connaître le mot de l'énigme, s'adressa au propriétaire de l'herbage, un vieux paysan retors et fin matois :

— Hé pargnienne ! fit l'homme des champs, c'est point si compliqué à vouerre... Un cheval sans queue, pour chasser les mouches, y s'ert de sa tête, et pendant c'temps-là, y n'mangions point ! Un cheval à queue longue, au contraire, y s'débarrasse des mouches avec son plumeau et, pendant c'temps-là, y n'cessions pas d'paitre... V'là la différence... C'est y pas équitable de la mett' su' la note ?

## PROPOS DU 1er AVRIL

I  
La belle pêcheuse. — Ça mord !II  
— Un goujon !III  
— Oui, peut-être que "petit poisson deviendra grand" : mais je n'ai pas le temps.

## UNE GRANDE JOURNÉE POUR LA QUESTION DES PÊCHERIES



(Dépêche spéciale du SAMEDI)

Paris, 1er Avril.—Les membres de la Commission des Pêcheries ne pouvant s'accorder, partent ce matin pour aller consulter eux-mêmes les administrés et entendre leurs témoignages sur les lieux.

## UN HEUREUX QUIPROQUO

(Pour le SAMEDI)

Un de mes amis, citoyen de notre cité, vient d'entrer dans une colère blanche parce que son pharmacien lui a vendu par erreur, du sirop de groseille glucosé, pour du sirop de *Lamoureux*.

Quand l'ami en question m'apprit la tempête qui a éclaté dans ses veines à propos de cette substitution *siropreuse*, j'en cassai une bretelle à force de rire.

Comment ! il existe donc sur le macadam des gens assez simples pour se plaindre de ce qu'un apothicaire ne leur a donné que du sirop pour... du sirop ?

—Mais heureux mortel que tu es, dis-je à mon ami, tu devrais bénir la Providence jusqu'à consommation de ta dernière heure, car, vrai, tu dois être né coiffé !

Tu ignores donc ce qu'il en résulte, ordinairement, toi et vous tous, clients de pharmacie, quand un pharmacien se trompe ?

Ecoutez :

Il y a quelque temps, aux États-Unis, un monsieur eut la laxative idée de se purger ; il alla chercher un purgatif à l'officine pharmaceutique et se l'administra dans un bouillon.

J'ignore s'il était onze heures dans ce moment ; toujours est-il que trois heures après, le monsieur était mort. Cela ne vous fait pas frissonner.

Ecoutez encore :

Dans une ville du midi de la France à Albi où j'étais alors en garnison, le médecin ordonna à la fille de mon colonel, une potion de calomel ou protochlorure de mercure.

Le droguiste, chargé de préparer la chose se trompa de flacon et versa tout simplement une dose de bichlorure de mercure qui est poison, même à faible dose. Le surlendemain, on enterrait la pauvre jeune fille.

Son père, exaspéré et fou de douleur, s'en fut chez l'artiste toxicologue et là, tirant son sabre, menaçait celui-ci de le sacrifier sur son comptoir.

Voulez-vous savoir comment le droguiste l'arrêta ? Par ces simples paroles :

« Mais monsieur le colonel, je ne comprends pas votre fureur à propos de ce qui est arrivé ; une méprise est sitôt faite ! du reste, il n'y a que celui qui ne fait rien qui ne se trompe pas ; et vous, colonel, ne vous êtes-vous jamais fourvoyé en faisant manœuvrer votre régiment ? »

Le colonel rengaina son sabre.

Ici, un conseil : ne parlez jamais à votre pharmacien pendant qu'il prépare votre ordonnance : vous pourriez ainsi augmenter ses chances d'erreur.

Quant à moi, je prie le ciel, chaque fois que je serai obligé d'employer le ministère des négociants en clystères, qu'ils me donnent toujours du sirop, même glucosé, et je m'estimerai heureux.

D'ailleurs, vous ne m'avez jamais jeté de poudre aux yeux, apothicaires de mon cœur, avec vos bocaux colorés et vos étiquettes mystérieuses.

Je n'ignore pas que votre axonge est de la graisse de porc ; votre protoxyde d'hydrogène, de l'eau plus ou moins distillée ; enfin, vos pilules en général, de l'alès roulé dans des boulettes de farine... que vous nous dorez.

Mais ce qui est renversant, c'est quand vous dites à un intime : « Certaines préparations que nous vendons trois dollars nous coûtent vingt-cinq centins et quelquefois moins. » Je m'en doutais et d'autres avec moi ; aussi, savez-vous ce que j'ai à vous répondre ?

Ceci :

Il y a des gens qui ont le moyen de boire du vin de Bordeaux à tous leurs repas ; je ne trouve pas mauvais qu'à ceux-là vous fassiez payer jusqu'à quatre dollars une potion d'émétique destinée à rafraîchir leur sang échauffé par la bonne chère ; mais il existe — et ils sont nombreux — de pauvres gens n'ayant que le strict nécessaire, quelques-uns même qui font carême toute l'année et qui ont besoin d'un tonique pour leur donner des forces dans le travail.

A ceux-là, donnez au prix coûtant et même au-dessous, et vous serez bénis par eux et de Dieu.

Et continuez à garper par devers vous tous vos secrets de laboratoire qui pourraient quelquefois écœurer certains estomacs délicats.

CHS VALEUR.

Montréal, Mars 1893.

## MORTS MAL TUÉS

Deux étudiants vont forcer un charnier pour enlever un cadavre. Celui qui est à l'intérieur le remet à l'autre, au moment où passe un meunier tout de blanc habillé. En apercevant le cadavre, il part épouvanté. Alors l'étudiant qui le voit courir, crie à son compagnon : « Donne-moi un autre mort, le premier m'a échappé. »

## L'HÉRITAGE QU'IL A LAISSÉ

I

Quarante hectares de bruyères, hautes de trois mètres, branchues, ondoyantes, pressées, impénétrables, et dont le pied baigne dans l'eau d'une source invisible ; une ombre sans commencement et sans fin, flottant à ras du sol et qu'éveille parfois un clapotis suspect de l'eau noire ; une atmosphère étouffée humide circulant par lentes bouffées à travers les taillis ; des herbes rares et grêles livrant leurs filaments aux carasses silencieuses de la source pâle ; quelquefois à des intervalles très éloignés, le pas rapide d'un fauve. Telle est ma concession.

Elle est bornée au nord par la profonde forêt de chênes. À l'est, à l'ouest également ! Les vieux arbres se penchent sur elle et la contemplent bienveillamment. Ils la regardent silencieusement. Ils laissent passer, ils jettent sur elle le voile des embruns, qui, par les gros temps, traversent leurs immobiles feuillages.

Car la mer n'est pas loin.

Cette concession de quarante hectares, ce carré de terre impénétrable qui a la majesté et le mystère des marécages inviolés, les hommes l'ont entouré de fossés régulièrement creusés. Ils l'ont flanqué de bornes de pierre judicieusement plantées selon les lois existantes. Et c'est entre les mains d'un notaire impassionnable que j'ai versé le prix de ce domaine infertile, vierge, indéfrichable ! Devant l'officier ministériel, j'ai aligné quarante louis sonnans clairs, car, si étrange que cela paraisse, j'ai payé ce terrain noirâtre, spongieux et funèbre, cette mare plus croupissante et plus maudite que la Mer Morte, ces bruyères comiques que jamais ne mordront ni serpe, ni croissant, cette bauge sinistre et inhabitée, cette passe de lynx et de panthères, cette tourbe immonde, cette inutilité, ce Rien, j'ai payé cela vingt francs l'hectare !

II

Écoutez comment cela se fit. Pendant une pluvieuse et bruyante nuit, alors que les vitres de la salle de jeu ployaient et craquaient sous les attaques du vent de mer, j'avais tenu, au baccarat, une banque victorieuse au fond du cercle civil de l'Oued Zitoun.

J'avais dispersé tous les joueurs. Ainsi des loques informes que se disputent les vents ! Tous ! l'armateur au corail, dont la voix traînante me proposa vers minuit, comme enjeu, une branche de corail rose, rare fleur de la mer qu'il avait rêvé de jeter sur les épaules de sa fiancée ; l'Arabe au burnous rouge ; le Maltais aux épaules de bronze ; tous vidèrent devant moi leurs poches inson-

## LA FÊTE DES POISSONS



Toujours la même histoire : sous l'eau comme sur terre.

dables, leurs sacs de toile grise, leurs vieilles chaussettes que l'estaient les Napoléons d'or et les dourros d'argent. Et le dernier décafé, le pilote du port, déchirant les cartes de ses mâchoires de loup, fendit longitudinalement la table de jeu d'un tel coup de poing que les piles métalliques entassées devant moi s'écrasèrent en un fracas joyeux et retentissant.

Ce n'est pas en cinq minutes, ce n'est pas en une heure que cet homme avait amassé le pécule que je venais de conquérir sur lui en un légitime combat ! Sans doute, la somme perdue représentait pour lui le travail de nuits d'angoisses passées à la barre des navires, au milieu des passes dangereuses de l'entrée des navires, au milieu des passes dangereuses de l'entrée du port. Mais ne demandez pas de pitié à l'implacable guerrier qui se nomme un joueur !

Et l'ours marin s'étant retiré en grognant, il ne resta en face de moi, comme adversaire, sous la lampe vacillante le juif Jacob, le ricaneur et famélique rabbin, le maigre sacrificateur de l'Oued-Zitoun.

Et comme je ramassais l'or et l'argent, il m'arrêta d'un geste en disant :—Banco !

Ses yeux luisaient. Alors je fis de mon gain trois parts égales. En deux coups, le juif ralla deux piles de pièces d'or. Pris d'une soudaine frayeur, je me levai, j'arrêtai le jeu. Je tournai le dos au sacrificateur, je sortis. Il s'élança derrière moi, me rejoignit et me dépassa. Bientôt je l'aperçus qui s'éloignait à travers le brouillard, éclatant de rire et bondissant dans la nuit.

III

Hors de la ville je marchai au hasard. Les ténèbres fuyaient, balayées, par un vent d'aurore,

Claire matinée, où la brise berçait les oiseaux, et parlait aux fleurs. Les tremblantes perles de la rosée pendaient aux tiges d'herbes. À travers la forêt j'avais frôlé les palmiers nains que caressait le soleil levant. La pure haleine des bois chassait de mon amè toute la fange et tout le plomb de la nuit d'orgie. J'étais comme le vagabond libre qui se dresse au matin du milieu des prés sauvages, offrant à la journée présente son corps et son âme purifiés par le souffle quotidien de l'oubli.

Souvent, après des nuits de jeu où j'avais senti peser sur moi les yeux dévorants de l'Inquiétude, j'étais rentré en mon logis les poches pleines, et je m'étais endormi joyeusement d'un sommeil si profond et si stupide que les brutes les plus immondes me l'eussent envié.

À présent... aujourd'hui ! comme les animaux voyageurs toujours en éveil, je mêlais aux clameurs naissantes de la nature, les rumeurs de mon âme rajeunie qui voulait à cette heure lumineuse se donner et se disperser, j'allais, inconsciemment, les yeux humides. Mes mains ouvertes se perdaient dans les feuillages. Je di-ais aux arbres de la forêt de prendre ma Force jusqu'ici employée en d'inutiles combats. Je leur disais de verser sur moi, avec leurs parfums, avec leur sève éthérée, la purification et le pardon.

Ainsi que le galet poli par l'éternelle fureur des lames et que l'ouragan a jeté loin du rivage, voit la terre végétale l'ensevelir et sur sa tombe de hasard croître les plantes sauvages, ainsi je demandais à la forêt de m'anéantir en elle, et de transformer cette chose trouble et stérile qui était moi en un centre de germination et de splendeurs vivantes.

\* \* \*

Mais cet argent, cet or de jeu ramassé au hasard de l'inféconde nuit, pourquoi, me dis-je, ne le ferai-je pas servir à ma régénération ?

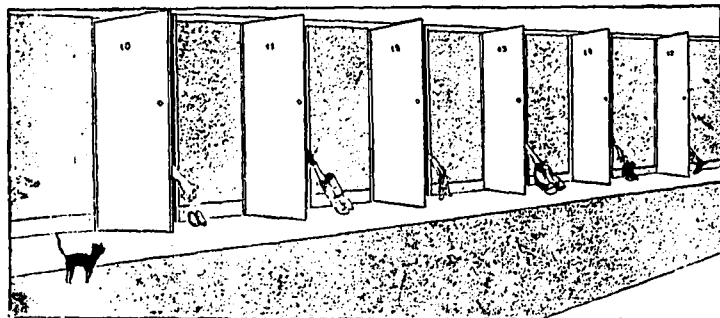
Alors un grand jour se fit dans mon esprit : Ce gain de raccroc, ce capital de rencontre dans lequel il y avait des pièces d'or et des gros sous, je l'emploierai à une œuvre de progrès. J'achèterai au milieu de la verdoyante forêt, la plus parfumée, et la plus infertile de ces collines couronnées d'abeilles. J'arracherai les cystes et les romarins ; je secouerai sur ce sol vierge la poussière de leurs racines. Et je couvrirai de vigne ces territoires impitoyablement piochés et nettoyés de leurs broussailles.

Ainsi rêvant, j'étais arrivé au bord de ce qui est maintenant ma Concession. Et, heurtant une borne, je m'aperçus que le marécage était régulièrement circonscrit et qu'il avait un propriétaire. Ce qui semblait naturel, après réflexion, car la source qui bruissait dans ces bruyères et dans ces

## L'ÉCHANGE FATAL

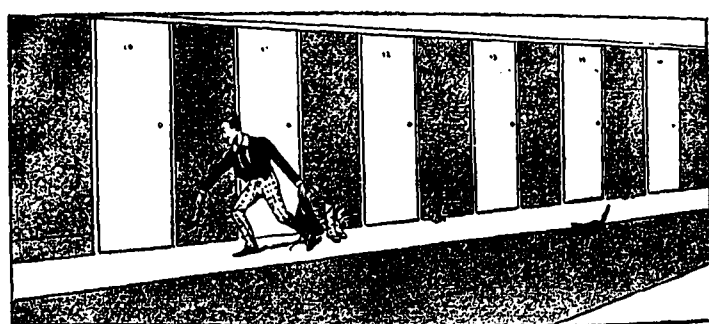


Chaque chaussure à sa part : c'est la règle.



III

..... qui mêle tout cela :



II

Mais quand il y a dans l'hôtel un farceur.....



IV

voici ce qui arrive.

roseaux pouvait être considérée comme une richesse en ces pays voués à la sécheresse.

C'est là que je décidai de m'établir, je m'assis sur la borne et je rêvai de cultures intensives, de vignobles, de champs de blé, et de prairies où les bœufs se promèneraient faisant dans la terre grasse de profondes enfoncées.

Mais bientôt je ressentis l'influence de l'atmosphère brumeuse qui m'entourait, du soleil chaud dont les rayons se concentraient au fond de la vallée, et aussi de la fatigue amenée par la nuit de jeu. Quelques instants plus tard, m'étant laissé glisser sur l'herbe, je m'endormis d'un sommeil lourd et agité à la fois.

Je fis un rêve.

J'étais en France. Après vingt ans d'absence, je visitais rapidement les lieux où j'étais né, où étaient morts mes parents, et que j'avais quittés autrefois sans espoir de retour.

Pourquoi revenir dans ce village ? à l'âge de douze ans il ne me restait pour toute famille que deux cousins éloignés, deux paysans, le mari et la femme, des rapaces, grands fouilleurs de terre et coupeurs de liards. Lorsque je fus orphelin et que des âmes charitables leur parlèrent de me venir en aide, ils insultèrent les solliciteurs et les mirent à la porte.

Je les revis dans mon rêve. L'homme, un petit vieux aux épaules remontées, au nez rouge recouvert d'une peau dure et luisante comme une cosse de haricot ; la femme, une vilaine et sèche borgnesse avec un fichu rouge, une robe noire, une croix d'or, et allongeant son long bec de pie malfaisante.

Les voilà dans leurs habits des dinanches, assis au fond d'une étude de notaire. Et le notaire lit à haute voix une lettre officielle qui les concerne, et par laquelle le curateur aux successions vacantes de l'Oued Zitoun lui apprend que Jacques Harpillard vient de mourir en Algérie.

Le notaire parle haut. Et dans mon rêve, j'entends distinctement ses paroles.

—Oui, dit-il, votre cousin, le mauvais sujet est décédé en Afrique. Vous voilà propriétaires de sa concession. Belle propriété de quarante hectares, plantée en vigne, de citronniers, d'orangers en plein rapport. Peste !

—Quarante hectares, glousse la borgnesse. Pauvre cousin ! Il n'y a pas d'hypothèques ?

—Rien. C'est de l'or en barre, cette concession. Une fortune qui vous tombe de ciel, c'est le cas de le dire. Votre cousin est mort d'une insolation. Le soleil tape dur en Alérie.....

Je me réveillai.

Où le soleil frappe fort en Algérie, comme disait l'homme du Rêve. Pendant que je dormais, il m'avait grillé tout un côté du crâne.

Chaleur malfaisante. Est-ce elle qui me suggéra à mon réveil une idée bouffonne, saugrenue

VOLAILLES DE PRÉDILECTION



L'amateur.—Rien de beau, n'est-ce pas, comme ce plumage de Leghorn !  
Elle (qui songe à son nouveau chapeau).—En effet ! Que cette espèce doit pondre de beaux œufs de Pâques ?

an apparence, mais peut-être logique... une idée de joueur désœuvré.

Je me levai, je croisai mes bras, j'arpentai la limite de ma future concession dont le défrichement, s'il était sérieusement entrepris, userait les forces vives de trois générations de colons, à moins qu'un capitaliste hardi ne jetât en holocauste à ce marais, les existences sans valeur de quelques piocheurs mercenaires à trois francs par jour.

Puis, lentement, je me rendis chez le notaire de l'Oued Zitoun. J'achetai le terrain, et je le payai avec l'argent gagné au jeu.

Cet argent ! Je me déclarai à moi-même qu'il ne devait ni se multiplier, ni rapporter intérêt, ni rapporter bénéfice à personne, par quelque artifice que ce fut ! Impur métal, venu de la fange, je le jetai dans la fange de ce marécage. Qu'il y reste et qu'il y croupisse pendant l'Éternité !

En même temps que je payais au notaire le prix de cette propriété, je lui remis une lettre cachetée... mon testament ! dont une clause était ainsi conçue :

“ Je lègue à mes cousins, les époux Harpillard, une propriété de quarante hectares que je possède en Algérie aux environs de l'Oued Zitoun. Propriété plantée d'essences forestières d'une magnifique venue, et qui renferme une source abondante.”

\* \*

Je mène une vie d'errant. Je suis audacieux, insouciant. Dans ce pays, mes jours sont comptés. Je ne sais quelle mort m'attend, mais ma vie sera courte. Et c'est pour moi une grande joie que de penser à ce qui arrivera après mon décès. Comme dans mon rêve, les époux Harpillard seront convoqués chez un notaire. Ils se lécheront les babines en songeant aux quarante hectares, comme dans mon rêve.

Peut-être feront ils le voyage pour entrer en possession de leur domaine.

C'est avec jubilation que je songe au désappointement des deux grippe-sou, lorsque, le nez allongé, et grognant de rage, ils s'arrêteront au seuil des bruyères qui n'ouvrent leur masse impenétrable qu'aux panthères et aux sangliers.

Sans doute, ils éclateront en lamentations, tandis que leurs pieds chaussés de souliers ferrés s'enfonceront dans la boue de la source croupie et que la Fièvre posera sa main dure sur leurs nuques coriaces.

S. CHASERAY.

THÉÂTRE ROYAL

“ THE DAGO ”

Au Théâtre Royal, cette semaine, la nouvelle comédie-drame : “ The Dago, ” a été représentée devant un auditoire très sympathique.

Les Carroll sont d'excellents acteurs. R. M. Carroll est passé maître dans la peinture des mœurs italiennes. Il a tenu le premier rôle avec un réel succès.

Le chant et la danse sont très judicieusement introduits dans la pièce et font un grand effet.

La mise en scène offre beaucoup d'intérêt. Les tableaux du “ Pont de Brooklyn, ” de l'incendie du misérable logement du “ Dago, ” et du rendez-vous dans les bas fonds de New-York sont très saisissants.

C'est un des meilleurs mélodrames que nous avons vus encore au Théâtre Royal jusqu'ici. A chaque représentation il y avait foule énorme.

La semaine prochaine, on jouera : “ A Kentucky Girl. ”



LA JEUNESSE DU CŒUR



Ida.—Qu'a donc tante Rose aujourd'hui ? Vois cet air excité !  
Hélène.—Tu ne sais pas ? Voici le facteur et elle attend un poisson d'avril.

PRESCRIPTION DE BON SENS

Louis.—Le vieux se mourait ; et quand je suis arrivé, son haleine devenait de plus en plus faible.

Horace.—Qu'as-tu fait ?

Louis.—Je le lui ai ramené avec un oignon.

COMME DANS LE GRAND MONDE

Alice.—Maman, les petits enfants du voisin jouent à la maison dans le jardin chez eux ; est-ce que nous pouvons en faire autant dans notre jardin ?

La mère.—Oui, si ça vous fait plaisir !

Alice.—Bien sûr, oui. Nous allons pouvoir nous chicanner pardessus la clôture, comme de vrais voisins.

QUEEN'S THEATRE

Mlle Lena Merville, la jeune et jolie étoile de la troupe de Chas Frohman dans “ Jane, ” tiendra une réception dans le couloir du Théâtre après la matinée spéciale du lundi de Pâques, et celle de mercredi. Chaque dame et enfant recevront un souvenir de Pâques.

On a tellement parlé de cette admirable pièce “ Jane, ” qu'il semblerait superflu d'en dire davantage ; cependant pour le bénéfice de ceux qui ne l'ont pas encore appris, nous devons dire, que pas une seule comédie, venue dans ce pays jusqu'ici, n'a eu de si grands succès.

La pièce “ Chums, ” donnée comme prix par le New-York Herald, précédera “ Jane. ” Procurez-vous vos sièges à bonne heure pour la matinée du lundi de Pâques. “ Chums ” a obtenu le prix sur au-delà de 100 compétiteurs, et avec “ Jane ” fait un excellent programme.

Le Queen's est assez heureux, pour s'être procuré cette magnifique troupe pour la semaine de Pâques.

La pièce de M. B. Leavitt, “ The Spider and Fly ” sera ici bientôt. La pièce a été améliorée dans ses détails ; mais le fond reste essentiellement le même ; une compagnie magnifique en donne la reproduction. Les scènes sont remarquablement merveilleuses, et les spécialités de première classe.



PROPOS DE CAREME



I

— Mon mari a si bien fait son carême ! (Comptes de restaurant du mari : 8.50.)



II

— Ça nous fait du bien le carême ; il nous apprend la mortification.



III

— Misère des misères ! Si proche du cœur et si loin de la fourchette !



IV

— Un chien avec un os ! Comment ! On mange de la viande la semaine sainte chez un homme qui ne doit deux mille dollars ! Il prépare une faillite.



V

— Viens dîner avec moi.  
— Aujourd'hui mercredi ? Dans ta famille ! Merci, j'ai trop faim !



VI

Puisque je fais maigre à la maison, est-ce qu'il n'y a pas dispense au restaurant ?



VII

(Visite de nuit à la cuisinière).  
— Ah ! On tient de ces roostbeefs ici et l'on ne me le dit pas !



VIII

Voilà qui s'appelle finir en queue de poisson. Quarante jours de règne absolu et s'en aller le 1er avril.



SURCROÛT D'OUVRAGE



Le fiancé. — Ma chère, pensez-vous à moi tout le long du jour ?  
La fiancée. — Ouf, cher, jusqu'à présent ; mais vous savez, les jours allongent énormément.

AUDIENCE KABYLE



OMME une ruche en travail, la grande salle du prétoire est pleine et débordante au dehors : l'on se bouscule, se presse et se tasse à qui mûit mieux, montant tous sur les bancs, sur les fenêtres, se rejetant sur la barre de la défense. Des chuchotements, des interjections étouffées s'entendent ça et là : une odeur lourde se dégage de

ces burnous en loque réceptacle de toutes les vermines ; s'il pleut, une bouée épaisse, humide, âcre, remplit la salle et vous prend à la gorge.

« Silence ! » crie l'huissier français à son confrère indigène, l'apour : quelques bourrades accompagnent et font le meilleur effet : le silence s'établit à grand-peine.

C'est aujourd'hui jour d'audience au Tribunal de Tizi-Ouzou, d'audience kabyle ou musulmane, et tous ces gens s'écarquillent les yeux, heureux d'y assister ; les uns y sont personnellement intéressés, un procès les appelle ; la curiosité seule ou l'affection envers un parent ou un ami attire les autres, pour qui ce spectacle est un véritable régal.

La sonnette retentit et le Tribunal entre en séance. Il est bizarrement composé : au côté des trois juges français, en robe et toques noires, s'asseyent deux vieillards, les accessors, l'un arabe, l'autre kabyle, dans leur vêtement indigène à peine plus propre que celui de leurs justiciables ; avec le greffier vêtu de noir, l'interprète habillé comme un maure d'Alger. *L'oukil el Rey* (le Procureur du Roi ou de la République), siège à droite et dépouille son courrier.

Les Kabyles sont les gens les plus processifs que je connaisse ; durs montagnards, après au gain et passionnément attachés à la terre, ils sont les véritables Normands de l'Algérie par leur amour inné de la chicane et les innombrables rouries dont ils sont coutumiers.

Pour un lopin de terre de cent sous, pour un arbre, pour une portion d'arbre, car chez eux la propriété est infiniment morcelée : qu'ils se trouvent parfois plusieurs propriétaires d'un frêne ou d'un olivier, ils n'hésitent jamais à intenter un procès. Ils le poursuivent jusqu'au bout, épuisant toutes les juridictions d'appel avec une ténacité et une obstination extraordinaires dépensant en frais plus de dix fois la valeur du litige ; et à bout de peines, comme dernier argument, s'ils ont perdu, exploitent volontiers *l'ultima ratio* des plaideurs, un coup de poignard ou de fusil pour se débarrasser de leur adversaire.

Et tous les moyens leur sont bons pour soutenir leur cause ; les mensonges les plus flagrants, les faux serments, les témoignages achetés et vendus pour quelques sous, pour un couscous, les actes fabriqués, les écritures contrefaites, ils usent de tout avec un sans-*façon* vraiment renversant, fait pour démonter et dérouter les juges novices encore peu faits à leurs procédés.

L'audience civile commence et les causes sont appelées successivement : Messaoud ben Saïd contre El Hadj Ali Ben Si Abderrahman, et autres... Alors aussi commence pour le Président et l'interprète une séance de fatigue inexprimable : pendant des heures il faut chercher à élucider un peu les affaires embrouillées à plaisir qui sont verbeusement exposées, il faut calmer le premier, imposer silence au second, car les parties veulent toujours parler en même temps, dé mêler les mensonges et tâcher d'éclaircir les points douteux. Je comprends que l'on soit de là rompu et la tête en feu : je le sais par expérience !

Jamais un Kabyle ne répond directement à une question touchant ses intérêts, il prend des détours, cherche un échappatoire et fait mille phrases avant la réponse précise qu'il faut lui arracher à force de volonté ; les témoins s'entendent sur toute autre chose que le point délicat (est-ce bien seulement en Kabylie ?) et il faut les y ramener à chaque instant. Tous grands orateurs, à la parole intarissable, à la faconde jamais à court !

C'est le défilé des affaires spéciales au pays : et il est comique à voir l'ahurissement du magistrat tout nouveau débarqué de la métropole, appelé sans préparation à trancher ces différends dont il n'a pas l'idée. C'est la série des revendications sur des parcelles infinitésimales, sans limite et sans limites, la multitude des ventes (*el biâa*) et des *chirikas*, des *rahniâs* et des *mogharâcas* ou *thamrarsits*, puis les donations, les *habous*, les droits de *cheffa*, les prêts usuraires au taux de 60, 80, 100 pour cent, et tant d'autres. Et pour les questions d'état, les répudiations et les réclamations de *thamâmth* (la dot), les promesses de mariage, les droits des femmes aux successions (sic), les mineurs frustrés par leur *oukil* ou tuteur.

Ils ont une répugnance particulière à amener leurs femmes et à les faire comparaître, même pour les questions où celles-ci sont les principales intéressées ; l'on est obligé de sévir pour obtenir que la plus belle moitié de leur race (!) vienne s'expliquer et se défendre elle-même.

En revanche, ils n'ont aucune honte à avouer les taux exorbitants d'intérêts dont ils trafiquent entre eux : jamais il ne les trouvent exagérés, et pas une fois je ne les ai entendu contester par le défendeur : ils ne comprennent pas qu'un juge essaie de les réduire. C'est un commerce comme un autre, et ils sont commerçants jusqu'à la moelle : aussi les Juifs ne sont pas nombreux dans leurs montagnes et n'y trouveraient guère à faire fructifier leur petite industrie habituelle, les Kabyles sont plus Juifs qu'eux. Et l'on parle ensuite des Comptoirs d'Escomptes et de leur usure !

Dans leurs coutumes, plus encore que chez les Arabes, s'est conservé l'antique usage du serment. Quand toutes les roueries sont épuisées, les mensonges et les fausses allégations des deux parties percés à jour, ils se défèrent mutuellement un serment que l'adversaire devra prêter avec nombre de ses parents : et sur un marabout vénéré, en présence du Cadi et des témoins, ils iront solennellement jurer la sincérité de leurs prétentions.

Étendant la main droite, ils répètent mot à mot, les cojureurs avec eux, la formule sacramentelle : celui qui a juré doit avoir gain de cause, s'il refuse, il est condamné.

C'est là encore la seule manière d'obtenir un peu de vérité : pas mal d'entre eux craignent de se parjurer sur le marabout, tandis qu'ils feront à l'audience tous les serments possibles, et le magistrat n'hésite pas à employer ce moyen qui lui permet de baser plus équitablement sa décision.

Après les plaideurs, les avocats : le Tribunal, pour se reposer d'avoir enfin obtenu un peu de clarté, doit entendre ces messieurs du barreau

qui, le plus longtemps qu'ils pourront, vont s'évertuer de leur mieux à obscurcir la cause déjà imparfaitement élucidée. Les textes de Sidi Khebil, le commentateur du Coran, et les citations de Letourneux, l'auteur des Coutumes Kabyles, vont leurs trains, tandis que les juges, bercés par ces intéressants aperçus, claquent un léger somme bien gagné par les peines du pauvre Président.

Les deux assesseurs indigènes ne comprennent pas un traitre mot, mais qu'importe, l'éloquence ne saurait se taire ! Et ils puisent longuement dans leur grande tabatière pleine de tabac parfumé pour se donner une contenance, ou rabatant sur la tête le capuchon de leur burnous, ils se livrent aux douceurs d'une sieste entrecoupée par les éclats de voix des défenseurs... lumineux.

Passons à une audience correctionnelle : la scène change un peu.

Les Kabyles sont respectueux du Tribunal et lui adressent force compliments : « Vous êtes la Justice, disent-ils, et devant vous la vérité se tamise ; vous savez bien la reconnaître. » Aussi, pour aider la clairvoyance proverbiale de la Justice, accusés de n'importe quel méfait, ils aiment à se défendre eux-mêmes et ils improvisent aisément une longue plaidoirie souvent maladroite, parfois très habile, luttant pied à pied avec acharnement contre l'accusation et les témoins, riant même ironiquement et semblant aussi dégagés que si aucune charge ne pesait sur eux.

Leur avocat ne leur suffit pas, mais ne se sentant pas par amour-propre, il tient à en avoir un quelquefois deux ; cela, paraît-il, les pose bien dans le douar.

Un jour on demandait à un pauvre diable s'il n'avait pas de défenseur : « Oh ! répondit-il avec fierté, j'en ai eu trois ! »

Les délits les plus habituels sont : la détention d'armes de guerre qu'ils recherchent avec passion et se procurent constamment, les rixes sanglantes (*wiffas*) où souvent plusieurs restent sur la place, les vols de bestiaux au préjudice d'Européens ou de compatriotes (*tonkerdha*, vol) ; et dans ce dernier cas toujours il y a des recéleurs, fréquemment des entrepreneurs de *bechara* qui se font des revenus en rapportant les objets volés ou indiquant les auteurs du vol, moyennant finances.

Rarement les Kabyles protestent contre les condamnations qui les frappent ; parfois même ils remercient le Tribunal et, portant la main au front, s'inclinent en se déclarant satisfaits... sauf à faire appel le lendemain de la sentence.

C'est une étude de mœurs intéressante à faire, une heure curieuse à passer pour un observateur, que d'assister à une audience du Tribunal à Tizi-Ouzou ; peut-être plus souvent que je n'aurais voulu, j'ai été à même de pousser cette étude.

AWY.

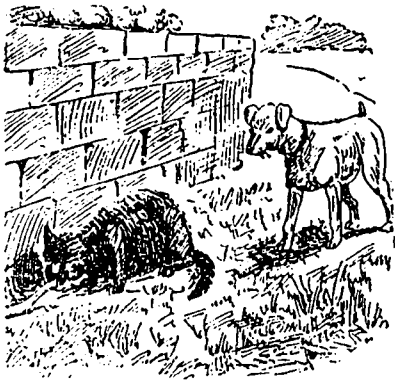
Ripans Tabales have come to stay.

ANCIENNES CONNAISSANCES

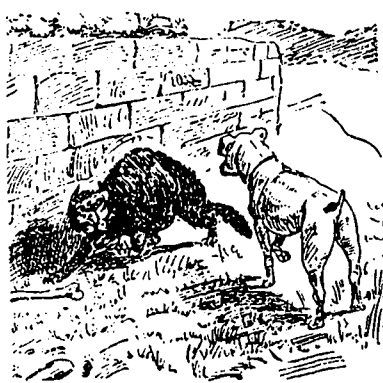


Le rhignon à la topur. — Quand je te disais que je reviendrais !

## STRATEGIE



I  
Carlo — Je parie dix poils de ma queue que cet os revient à bibi.



II  
— Hum ! Ces griffes ne me disent rien de bon.



III  
— Est-ce que je vais me risquer les yeux pour un os ?



IV  
— Qui sait ? Peut-être que ce bout-là va l'embêter.

## LE RAVIN DE LA MORT

LÉGENDE ARABE

A mon Ami Célestin Cabanel.

Le soleil venait de disparaître derrière la chaîne de l'Aurès. Alanguis par un voyage de quatre heures sous une température étouffante, nous avions lâché les rênes sur le cou de nos montures et nous nous sentions lentement gagner par le délicieux bien-être que procurent au corps les approches de la nuit.

J'étais en compagnie de mon vieil ami Kaban el Slestin, cheik des Chaouai.

Soudain nos chevaux s'arrêtèrent ; ce sentier était coupé par un grand fossé large et profond ; une particularité me frappa ; cette fissure était traversée obliquement dans sa plus grande largeur par une bando de roc très mince en haut, piste assez large pour permettre d'y poser les deux pieds et qui allait en s'élargissant jusqu'au fond du précipice qu'elle séparait ainsi en deux.

Je ne pus retenir mon étonnement :

— C'est le *Ravin de la mort*, me dit mon compagnon de route, et cela me rappelle de bien tristes souvenirs.

— Ah ! dis-je intrigué, conte-moi cela, vieux Kaban.

— Je veux bien, me dit-il ; aussi bien nous sommes presque retournés nous là, sur les lieux mêmes... et, à bas de son cheval il alla s'installer sur un petit tertre à quelques pas seulement du bord du ravin. Je le suivis.

C'est une histoire terrible, me dit-il, dans laquelle le faux se mêle à la réalité, réalité poignante puisque les deux plus grandes tribus de ce temps les Sellaoua et les Telarma sont encore en guerre.

C'était quelques années avant la conquête. L'Emir des Sellaoua avait une fille qui s'appelait Meriem ; elle avait à peu près quinze ans ; on la disait belle, bien que personne n'eût jamais vu que ses yeux qui brillaient comme l'étoile que tu vois seule, là-bas dans le ciel ; un voile impénétrable cachait toujours ses traits lorsqu'elle sortait avec ses femmes.

Sa mère était morte et le père conservait cette perle chez lui, à l'abri de tout regard, surveillant tous ses gestes, la gardant enfin mieux que ne l'aurait fait le mari le plus jaloux. Ses compagnes étaient ses gardiennes et la pauvre enfant se mourait lentement dans son palais somptueux malgré les distractions que son père cherchait à lui procurer, s'étiolant comme une fleur à laquelle manquerait la lumière : un mal inconnu la minait, mal que rien de précis ne caractérisait ; seule, une tristesse profonde était toujours peinte sur les traits de la jeune fille.

L'Emir avait consulté tous les tebibs du pays ; tous s'étaient déclarés impuissants et le grand marabout Mohamed qu'il avait fait venir à grands frais n'avait pas voulu tenter de la sauver.

Pour dégager sa responsabilité, il avait conseillé au vieux chef de faire venir la fée Haouria qui vivait, retirée dans les forêts là, à gauche, parmi les bêtes fauves qui ne lui avaient jamais



V  
— Ça marche comme un charme.



VI  
— Au revoir, Minette. Au plaisir de nous revoir.

fait de mal ; on l'entendait se lamenter toutes les nuits, surtout lorsque s'élevaient les rauques accents de la panthère ou le rugissement du lion.

Les vieux de la tribu disaient qu'ils l'avaient connue autrefois, jeune fille, mais que depuis, elle avait mangé de la cervelle d'hyène qui a, comme tu sais, le pouvoir de rendre fou.

Les autres la prenaient sérieusement pour une fée et mettaient sur le compte de ses enchantements tout ce qui leur arrivait d'heureux ; la vérité c'est qu'on s'était souvent servi d'elle dans les cas difficiles et que ses conseils avaient toujours été excellents.

L'Emir l'appela donc. Pendant huit nuits consécutives, de grands feux devaient être allumés sur la montagne et des chants devaient se faire entendre ; c'était le cérémonial exigé pour faire paraître Haouria.

Le huitième soir, elle arriva et se fit conduire chez Meriem ; elle s'enferma seule avec elle et l'observa pendant quelques jours, enfin elle l'interrogea, lui parla des grands bois dans lesquels vivent les fauves, du soleil, des luttes, de la guerre et des beaux jeunes gens qui revenaient couverts de gloire et de butin.

A cette énumération, son œil brilla. Haouria était fixée et se déclara prête à donner sa réponse.

L'Emir ayant assemblé ses lieutenants.

— Parle, dit-il, je t'écoute.

— Grand chef, dit-elle, la servante d'Allah te fait savoir que ta fille est atteinte d'un mal qu'aucun remède ordinaire ne peut guérir. Tu donneras, ici même, une grande fête à laquelle tu inviteras tous les guerriers tes amis, que ta fille présidera ; tu iras faire tes invitations en grande pompe chez tes voisins et Meriem t'accompagnera, montée sur le plus beau mehari et le visage découvert ; tu l'offriras comme femme au plus brave et au plus fort ; elle désignera l'éprouve. — Après la fête tu sauras si elle doit vivre ou mourir.

Ayant ainsi parlé la fée s'enfuit et avant qu'on ait cherché à la retenir, elle avait regagné la forêt.

Le vieux chef n'hésita pas et les préparatifs s'achevèrent pendant qu'il partait, accompagné de sa fille, inviter tous les chefs voisins ainsi que la fée l'avait ordonné.

Tous l'accueillirent avec des démonstrations de sympathie et promirent de se trouver présents le jour de la fête. Le chérif des Telarma seul,

pria l'Emir de vouloir bien l'excuser ; il était vieux et perclus et ne pourrait qu'attrister les réjouissances par sa présence ; mais son fils, Kaddour, le remplacerait avantageusement.

Le jeune Kaddour, présent à l'entretention promit en effet son concours.

C'était en effet un grand jeune homme brun, très fort, superbe quand il faisait caracolier son cheval, rapide comme le vent du désert. Il n'avait pas son pareil pour abattre à la course une antilope ou même un ennemi plus dangereux, et déjà les vieux auxiliaires de son père le regardaient comme leur maître, mettant en lui toute leur confiance.

Il était resté émerveillé par la beauté de Meriem, subitement subjugué, ne pouvant détacher son regard de la jeune fille ; celle-ci avait également admiré le beau cavalier et demeurait étrangère à ce qui se passait autour d'elle ; ses longs cheveux retombaient sur ses épaules en une cascade d'ébène, de laquelle quelques mèches folles s'échappaient, frissonnant sous la brise ; la pâleur mate de son visage ajoutait un charme de plus à sa beauté. Longtemps après le départ, elle se retourna sur sa selle pour apercevoir dans le lointain, le burnous bleu de Kaddour demeuré comme planté à la place où il avait quitté la jeune fille.

Enfin, le grand jour arriva ; toutes les tribus étaient rassemblées dans la plaine, en bas, et on choisit ce plateau pour les exercices.

Ce furent d'abord des courses d'adresse, des courses à pied, à cheval dans tous les sens ; puis vinrent les fantaisias, les danses et la Rabba. Meriem admirait tout. Toujours Kaddour s'était fait remarquer comme le plus vaillant, le plus fort et le plus adroit. Cependant elle désirait l'éprouver dans les effets de la guerre, aussi demanda-t-elle quels étaient les braves qui désiraient se battre pour elle.

Tous les jeunes gens se présentèrent, on régla vite les conditions de combat ; les armes étaient défendues et retirées, le reste était permis.

Kaddour descend de son cheval, s'approche de la belle, s'incline en portant la main droite à son cœur et lui offre d'être son champion, elle accepte. Lui, monte en selle en poussant des cris de joie et offre de se battre contre tout venant.

Un ennemi se présente ; il est jeune et fort, le choc est terrible ; les adversaires se saisissent et cherchent à se désarçonner ; ils échouent et reviennent plus furieux à la charge ; les chevaux soufflent, ils semblent deviner l'ardeur qui anime leur maître et se précipitent à chaque fois plus vigoureusement l'un vers l'autre ; enfin Kaddour saisit son adversaire par la ceinture et le soulève, celui-ci perd les étriers et roule évanoui sur le sol. Un autre lui succède, il a le même sort et ainsi plus de vingt hommes cédant sous l'effort de Kaddour. Meriem rayonne ; elle rit, bat des mains et témoigne de sa joie en poussant de petits cris étouffés. Mais il est temps d'arrêter le combat ; les vaincus reviennent maintenant et demandent qu'on les autorise à se servir de leurs armes, l'Emir refuse ; Kaddour ne pourrait sou-

TALENTS DISPENDIEUX



Monsieur K. Nin.—Il est très timide, ce chien, devant les étrangers ; mais il m'obéit instantanément. Carlo, fais la belle !



II

tenir l'assaut contre deux adversaires et il ne veut pas que la lutte se dégénère en assassinat.

Il ordonne à la fille de fixer une autre épreuve après quoi le prix sera définitivement accordé au vainqueur.

Ce prix proclamé solennellement ainsi que l'a prescrit la fée Haouria transporte tous les jeunes gens ; tous jurent de braver la mort pour devenir l'époux de la belle Meriem.

Elle réfléchit quelques temps, puis, désigne à son père ce qu'elle demande.

Le vieillard reste interloqué, mais, le souvenir de la fée lui revient en mémoire, il voit sa fille heureuse, et se dit qu'il ne doit rien déranger à l'agencement naturel des choses ; sa fille doit fixer les conditions ; donc, il n'a qu'à les transmettre à la foule, et c'est ce qu'il fait.

Au milieu d'un profond silence, il déclare que la dernière épreuve consistera à franchir, à cheval, le ravin dont je t'ai parlé, en passant sur l'arête que tu as remarquée.

Un murmure de désappointement accueille ses paroles. Beaucoup se retirent, quelques-uns vont à pied, essayer de passer, et reviennent découragés. Ils demandent qu'on éprouve autrement leur courage ; mais Meriem prétend que celui qui ne craint pas d'affronter le péril, qui rapporte la gloire, ne doit pas craindre le péril, obscur, et elle maintient l'épreuve.

Enfin, un homme s'avance, il regarde le gouffre béant, puis pousse son cheval sur la mince bande de roc ; il fait quelques pas, son cheval se cabre, perd pied en retombant, et dégringole dans l'abîme entraînant le cavalier ; un bruit sourd, un cri étouffé et c'est tout.

Meriem n'a pas tremblé ; au contraire, elle est joyeuse, son œil brille, mais c'est maintenant de l'éclat de la férocité ; elle a même battu des mains comme pour applaudir à son idée, qui lui paraît merveilleuse ; les jeunes gens sont consternés.

A l'écart, Kaddour observe la jeune fille, il a vu sa joie étrange devant le malheur qui vient d'arriver, son regard méchant l'a

bouleversé, et il la hait, maintenant cette femme pour qui, tout à l'heure, il aurait sacrifié sa vie avec bonheur... et il songe...

Tous ses concurrents se sont, un à un, retirés, abandonnant la place et ces hommes, que, ni le fer ni le feu n'ont pu réussir à ébranler, reculent maintenant devant l'entreprise à tenter.

L'Emir paraissait profondément affligé ; il s'approcha du jeune homme :

— Et toi, Kaddour, as-tu peur, dit-il ?

— Non, répondit celui-ci d'une voix ferme. Je me demande seulement, si la récompense vaut l'effort. Mais tu vas le voir, je n'ai pas peur. Le chef fronçait le sourcil. Déjà Meriem allait se précipiter pour le retenir, mais le jeune homme s'était approché de ses lieutenants, qui cherchaient à le dissuader ; se débarrassant de ses armes, il les leur tendit en disant :

— Allez porter à la tribu l'annonce de ma mort ; partez, donnez ces armes à mon jeune frère Ahmed, et dites-lui, devenu grand, de venger ma mort.

Et comme ses amis restaient là sans vouloir comprendre :

— Partez, dit-il, je vous l'ordonne.

Ils le quittèrent à regret.

Lui, s'assura que sa selle était solidement sanglée, retira ses éperons et remonta à cheval ; puis il s'engagea sur le fatal chemin. Pas un muscle de son visage ne tressaillait et cependant ses yeux fixés sur l'arête si mince, apercevaient, en bas, les débris sanglants du corps du téméraire qui avait tenté l'aventure.

Une fois engagé, sur cette voie, l'hésitation n'était plus permise ; le retour était impossible, il fallait avancer, ou tomber dans l'abîme.

Son cheval tremblait sous lui ; il tenait les rênes hautes, pour le relever, s'il allait fléchir, et l'encourageait de la voix, le flattant de la main ; la noble bête avançait, hésitant parfois, se remettant enfin en marche.

Meriem n'était plus qu'une statue de cire : ses yeux, désespérément, restaient rivés sur le cava-

POLITESSE FRANÇAISE



M. Saumur.—Madame aurait-elle la bonté de me présenter à ma voisine de droite ? Je désire lui parler.

La dame de la maison.—Certainement, monsieur. Je croyais l'avoir déjà fait. Cette dame a-t-elle déjà trouvé le chemin de votre cœur ?

M. Saumur.—Non ; mais de mon cœur ; sa chaise est dessus, depuis le commencement du repas.

lier ; d'une main elle avait saisi le bras de sa voisine et le serrait dans un effort convulsif ; elle semblait vouloir s'élançer à chaque faux pas de l'animal, pendant qu'elle étouffait un cri d'effroi. Enfin, après une heure d'angoisses terribles, le jeune homme arriva sur l'autre rive où son cheval s'élança vivement fuyant le gouffre, attirant et noir. Un grand cri retentit dans la plaine, et tous volent à la rencontre de Kaddour ; on l'entoure, on l'escorte, on le porte en triomphe devant l'Emir et sa fille, étendue sur ses coussins, brisée par les émotions qu'elle a ressenties. Elle regarde le héros avec tendresse et le bonheur se lit sur ses traits, lui, détourne la tête.

— Prends, lui dit l'Emir, je n'ai qu'une parole, Meriem est ta femme.

Les servantes entraînaient la jeune fille chancelante. Le jeune homme recula de trois pas et, étendant la main :

— Arrière, fit-il, fille de l'enfer, arrière... Regarde, au fond de l'abîme, ce cadavre qui te maudit... Entends-tu sa voix qui crie vengeance...

Plus douce serait l'étreinte de la panthère que la tienne... va, trouve un mari plus généreux qui puisse oublier tes crimes ; moi, je te hais.

La belle fille fit un violent effort ; elle tenta de s'élançer, s'échappa des mains de ses femmes, fit un pas en avant et tomba lourdement à terre ; elle était morte.

Quand au vieux chef, il avait blêmi sous l'insulte et sans penser à sa fille expirante il se précipitait, cimenter au poing, sur Kaddour ; mais ce dernier ne l'attendit pas ; en un clin d'œil il eut rejoint ses troupes prêtes à partir et tous, au galop, s'élançèrent joyeusement vers le Sud.

Kaban el Slestin se tut.

— Ainsi, dis-je, après que l'impression produite par ce sombre récit, se fut un peu dissipée, la prédiction de la fée s'était accomplie ; Meriem n'avait pu guérir ; elle était morte.

— Oui, répondit le Cheik et depuis ce jour les tribus sont en guerre, cinquante années se sont écoulées et leur haine n'est pas effacée.

PIERRE GÉLOR.

LE SPECTATEUR ENTHOUSIASTE

(Au théâtre.)



I Superbe ! II Ha ! Ha !... III Ho ! Ho ! IV Bravo ! V Encore ! VI !!!

## UN ÉLÉPHANT QUI N'EST PAS BÊTE

Là !... sa mère l'avait cependant bien prévenu ! mais l'imprudente jeunesse ne veut jamais en faire qu'à sa tête. "Gros-Boulot, mon fils, lui avait dit sa tendre mère, si tu persistes à tremper ta trompe dans l'eau sans une absolue nécessité, il t'arrivera fatalement quelque chose de désagréable !"

Mais Gros Boulot est un jeune homme volontaire et indépendant, qui n'a pas l'habitude de suivre les conseils des personnes d'âge et d'expérience, surtout si les conseils sont bons. Et puis, c'est si amusant de se rafraîchir le nez, de remplir d'eau sa trompe, de la relever ensuite verticalement et de projeter par les narines deux magnifiques jets d'eau qui vous retombent en cataractes sur les épaules. C'est d'ailleurs un exercice excellent pour la santé, les douches étant recommandées aux personnes nerveuses et délicates par les plus illustres docteurs.

Donc, un jour qu'il faisait très chaud, Gros-Boulot s'amusait hygiéniquement à s'administrer de fortes douches, quand tout à coup il se mit à donner des signes manifestes d'une stupéfaction profonde : sa trompe se trouvait prise comme dans un étau, et, à chaque effort fait pour dégager son appendice nasal de cette étreinte mystérieuse, notre jeune imprudent ressentait une vive et lancinante douleur.

— Oh ! oh ! dit-il, qu'est ceci ?

"Ceci", c'était tout simplement le jeune Gator (Ali, de son prénom) qui, bageant paresseusement entre deux eaux, avait aperçu une sorte de gros saucisson d'aspect fort appétissant, et s'étant empressé de le lapper, avec la glotonnerie qui caractérise les gens de son espèce.

Or, ce saucisson se trouvait être l'appareil à douches de Gros-Boulot.

— Eh ! mon ami ! s'écria Gros-Boulot, tu prends mon nez pour un cervelas à l'ail... Lâche, tout de suite, ou sinon...

Et Gros-Boulot continua en *aparta* : "ou sinon je te fais décrire avec rapidité un cercle ayant ma trompe pour rayon, et je t'envoie promener, les quatre fers en l'air... Après tout, je faisais des jets d'eau ; j'exécuterai un jet de crocodile, ce sera encore plus réjouissant..."

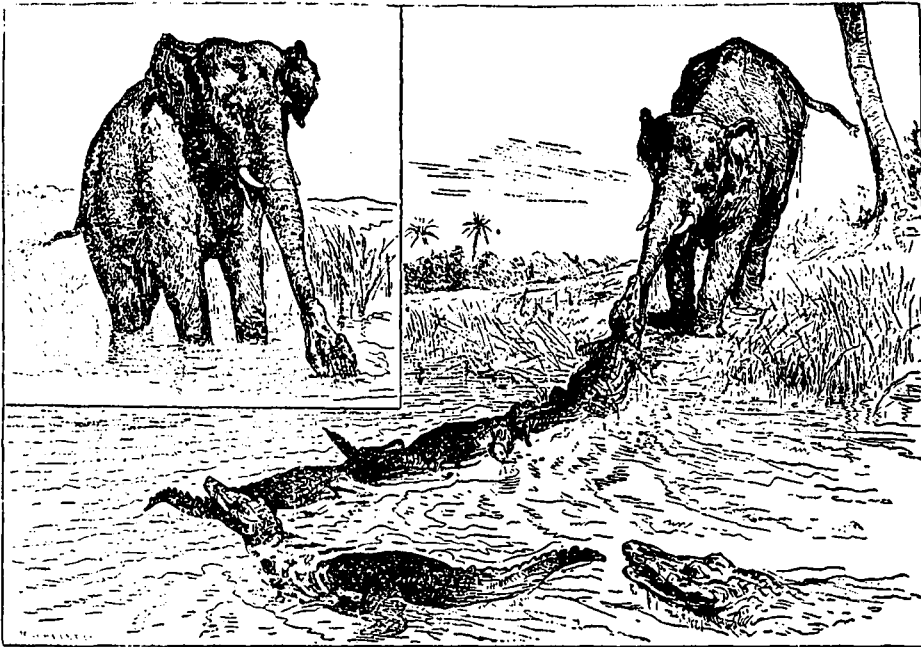
Gator (Ali) ne répondit rien : d'abord parce qu'il ne connaissait pas la langue éléphantique, et ensuite parce qu'il aurait fallu, pour cela, desserrer les dents et lâcher le morceau ; or, depuis que la fable du Corbeau et du Renard a pénétré dans les masses, la ficelle est usée.

Donc Gator (Ali) ne répondit rien.

Voyant que ses sommations restaient sans effet, Gros-Boulot songea à mettre sa menace à exécution : "Une, deusse, trois, dit-il, Hop, L...!"

Le "L" se transforma en un hurlement de douleur. Convenue qu'il y avait bien de quoi : la puissante traction exercée par Gros-Boulot n'avait eu d'autre résultat que d'amener à la surface tout un chapelet de crocodiles qui, se tenant tous par la queue, donnaient un touchant exemple de solidarité. Or, on a beau être éléphant et s'appeler Gros Boulot, on n'en est pas moins désagréablement surpris de voir suspendue à son nez une légion de crocodiles. Mettez vous à sa place !

— Diavolo ! se dit Gros-Boulot, cela commence à devenir sérieux... Un ou deux, passe



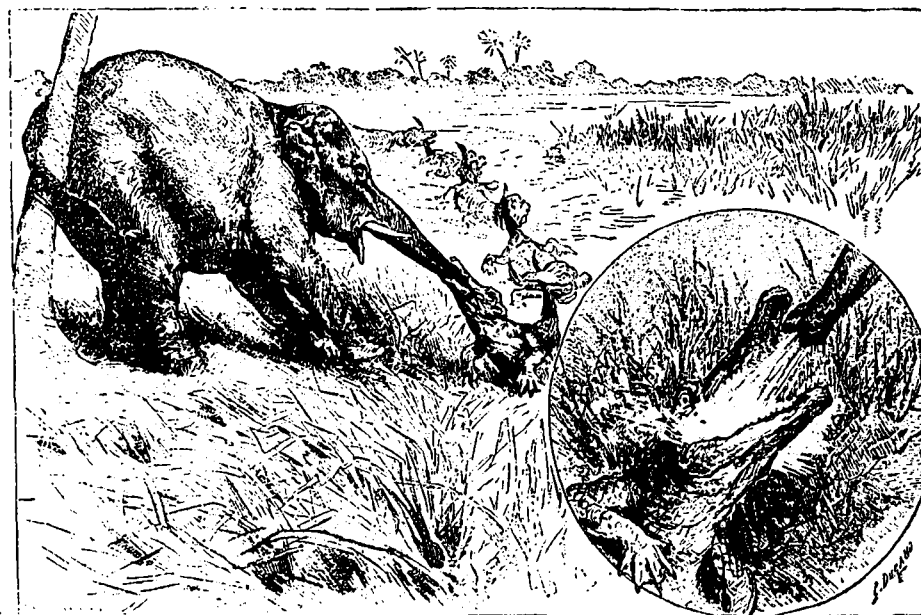
Il amenait à la surface tout un chapelet de crocodiles.

encore ; mais vingt-cinq, c'est trop... beaucoup trop... Je sais bien que je pourrais appeler au secours ! mais maman Boulotte arriverait et j'attraperais ensuite un bon sermon en plusieurs points sur les inconvénients qu'il y a à ne point écouter les personnes expérimentées... or, les sermons, cela me porte sur les nerfs... Donc, Boulot, mon ami, tire-t'en tout seul... Commençons d'abord par nous arc-bouter... Là ! maintenant envisageons froidement la situation... Ah ça ! mais... ils sont au moins cinquante maintenant, et il en vient toujours... Voilà la réserve qui arrive ! Ah ! mais si j'attends que l'armée territoriale s'en mêle, de ma trompe il ne restera plus qu'une trompette. Tiens ! voilà que je fais des mots !

Gros-Boulot en était là de son monologue, quand on vit un éclair briller dans son petit œil jaune et un sourire narquois illuminer son visage. En même temps, ô miracle ! on vit Gator (Ali) lâcher précipitamment la trompe objet de tant de convoitises, se rouler dans l'herbe en toussant à faire pitié, puis se sauver tout piteux en hoquetant et en trébuchant comme un ivrogne, tandis que Gros Boulot, gouailleur, sonnait la retraite avec sa trompe.

Comment, demandez-vous, Gros-Boulot était-il donc arrivé à se dégager de la formidable étreinte ? C'est bien simple ; il s'était rappelé fort à propos qu'il avait de l'eau plein sa trompe.

Seulement, je dois à la vérité d'ajouter que, de retour dans la forêt profonde, le jeune et intéressant pachyderme ne se vanta pas de sa présence d'esprit et, quand maman Boulotte, à l'aspect de



"Commençons par nous arc-bouter !"

la trompe endolorie de son descendant, lui demanda avec une tendre sollicitude : "Que t'est-il arrivé, mon fils ?" Gros-Boulot répondit avec son imperturbable aplomb : "Ça, maman, c'est rien ! c'est mon cousin Patapouf qui, sans le faire exprès, m'a marché sur le nez pendant que je faisais ma sieste !"

Cela n'empêche que, pendant quinze jours, juste punition de sa désobéissance, Boulot se vit obligé de porter son nez en écharpe ! G. C.

## PINCÉE DE CONSEILS

## RECONNAÎTRE LA QUALITÉ D'UNE POIRE

Il existe, d'après l'Hygiène pratique, un moyen de reconnaître à première inspection si une poire est bonne ou mauvaise.

Les poires sur lesquelles on peut écrire et dont la peau prend l'encre, sont généralement très bonnes ; celles dont la peau est grasse sont, au contraire, généralement défectueuses.

## TACHES DE GRAISSE

Un excellent moyen pour enlever les taches de graisse et d'huile de la soie et des autres étoffes, sans en altérer la couleur, c'est de prendre un jaune d'œuf et d'en mettre un peu sur les taches, de placer dessus un linge blanc qu'on mouille avec de l'eau bouillante ; on frotte sur le linge avec la main et l'on répète l'opération trois ou quatre fois, en mettant de l'eau bouillante chaque fois, puis on lave l'endroit à l'eau froide.

## UN SOLIDE VERNIS

Pour fabriquer un solide vernis, employez la mixture dont voici la composition :

30 parties d'huile de lin ; 10 parties de litharge ; 1 partie d'oxyde de manganèse. Faites bouillir jusqu'à ce que la vapeur qui s'échappe soit devenue très épaisse ; retirez du feu et ajoutez :

3 parties de cire blanche et 3 parties de gomme laque.

Mélangez le tout avec un bout de bois.

Quand on veut appliquer ce vernis, on le fait bouillir de nouveau en l'additionnant d'huile de lin jusqu'à liquéfaction complète.

Cette préparation peut s'employer aussi pour les cuirs de voiture, les harnais, les toiles cirées, etc.

## MOYEN PRATIQUE POUR AIGUISER LES COUTEAUX, CANTIFS, ETC.

Les aiguisages sur la pierre ont, en général, le défaut de trop user les lames.

On obtient de forts bons résultats en se servant pour l'aiguisage de simples feuilles d'un papier émeri, plus ou moins fin, suivant le degré d'aiguisage que l'on désire.

Ces feuillets de papier se vendent chez tous les pharmaciens. Vous découpez une feuille en huit morceaux ; vous roulez un de ces morceaux sur un crayon, par exemple, et vous frottez la lame dessus.

Si vous mettez un de ces morceaux dans votre portefeuille, vous aurez toujours, en voyage, à la campagne, le moyen d'aiguiser instantanément votre couteau.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

III

GUEUSERIES

(Suite)

Ce serait assurément, au théâtre, une chose effrayante et burlesque à la fois qu'un lever de rideau représentant le perron d'une église andalouse vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Beaucoup d'écrivains ont dessiné ce tableau, mais quiconque tient une plume est taxé d'exagération. Le crayon vigoureux de Callot lui-même inspire plus de curiosité que de confiance. Ce qu'on ne voit plus, pour la majorité des hommes, n'a jamais existé.

On crierait, selon toute probabilité, à l'in vraisemblance, si quelque impressario audacieux présentait au public cette pochade effrontée. On prononcerait le fameux anathème : c'est *foré* !

De par décision sans appel du parterre éclairé, la chose serait déclarée malséante, controuvée, impossible.

Malséante, je ne dis pas non ; mais impossible ! Le pinceau et la plume nous ont laissé des témoignages irrécusables. Notre immortel Le Sage a gazé la rudesse des descriptions espagnoles. Non seulement il n'a rien exagéré, mais encore il est resté bien au-dessous de la vérité.

Nous pensons qu'il a fait sagement en ceci, et nous n'essayerons point de reproduire au naturel l'amas d'immondices vivantes, la cascade de plaies, la cohue de misères fantastiques et terribles qui grouillaient sur les degrés de Saint-Ildefonse. L'intérêt de notre récit est ailleurs.

Nous dirons seulement au lecteur : Une fois au seuil de ce sujet, si bizarre que soit votre imagination, si fou que devienne votre cauchemar, ne craignez rien, allez toujours, vous ne risquez point d'inventer une grimace, une contorsion, une gangrène, une agonie. Les gueux andalous avaient atteint les extrêmes limites du possible. C'étaient les virtuoses de la mendicité. Après eux il faut tirer l'échelle.

On avait encore une heure à attendre jusqu'à l'ouverture des portes pour l'office du matin. Quelques-uns s'arrangèrent pour dormir ; d'autres entamèrent l'entretien. Si vous avez jamais assisté à ces queues qui s'établissent de nuit à la porte de certaines boutiques célèbres, à la veille d'une grande souscription d'actions, vous pouvez vous faire une idée de la tranquillité soudaine qui succédait à la récente agitation.

Là-dedans tout est logique. On se bat tant qu'il y a quelque avantage à conquérir ; mais, dès que les rangs sont légalement fixés, la paix est faite.

—Escaramujo, mon fils, dit un vieillard à barbe vénérable, dont les regards fixes et ternes jouaient la cécité à s'y méprendre, ton manteau est trop neuf, et l'on voit percer le col de ta chemise : ce sont là de mauvaises façons. Ton père était mon ami, je te dois mes conseils.

—Je reçois vos conseils avec tout le respect qui vous est dû. Gabacho, notre ancien, répondit un jeune homme maigre et haut sur jambes, qui s'était coupé le bras en le fourrant sous le corps de sa veste : mais vous appartenez à une école un peu surannée ; vos

méthodes ont vieilli ; nous autres, nous sommes les gueux de l'avenir !

Il se drapa dans son manteau, que le vénérable Gabacho trouvait trop neuf, et qui était une hontense guénille.

La partie la plus jeune de l'assemblée fit entendre un murmure approbateur.

—Je suis de l'école du grand lépreux, notre père et notre seigneur, répliqua le vieux Gabacho, non sans émotion ; je suis de l'école qui fit la gloire et le profit de notre confrère. Avec nos méthodes, que vous appelez surannées, vous autres frêluquots, prétendus novateurs, j'ai vu le temps où je rapportais chaque soir quatre ou cinq écus à ma Brigida. En faites-vous autant, Caparrosa, Domingo, Palabras, Raspadillo, et toi-même, Escaramujo ? Je vous le demande.

Caparrosa était bien plus faraud encore que le bel Escaramujo. Il portait un justaucorps de soldat de couleur bleue, raccommodé avec de larges pièces de toile jaune, il avait des bottes à retroussis ressemblées de vieux linge, et un sombrero sans fond dont les bords étaient presque tout neufs.

Il était de la classe des gueux sans infirmité apparente : il faisait le poitrinaire avec succès. Domingo était mulâtre. Il portait à la poitrine un chapelet de quinze cicatrices faites par la main barbare d'un commandeur. C'était une victime des blancs.

Palabras, ou mieux don Manoël, était un gentilhomme. Comme d'autres mendiants ont un violon ou une serinette, il avait l'histoire de sa noble famille pour exciter la pitié des passants.

Escaramujo n'avait pas son pareil pour tirer l'écumé de ses genèives et simuler d'affreuses attaques d'épilepsie.

Raspadillo, muet de naissance, avait pour industrie de montrer aux âmes charitables sa bouche démesurément ouverte en poussant des cris inarticulés.

Caparrosa, Domingo, Palabras, Raspadillo, Escaramujo sourirent avec suffisance et promènèrent leurs regards vaniteux sur la foule des estropiés, des ulcéreux, des déformés de tout genre qui les entouraient.

—Quel est notre but ? demanda le vieux Gabacho ; exciter la compassion, n'est-ce pas.

—Sans doute, sans doute, répliqua Escaramujo, qui passa sa main, souillée dans ses cheveux plats et gras, mais s'il se joint à la pitié un sentiment plus tendre, quel mal voyez-vous à cela ?

Tous les vieux éclatèrent de rire. Caparrosa mit son chapeau sans fond de travers ; Domingo prit un air terrible, et Raspadillo, le muet, prononça, d'une voix claire :

—Je conçois qu'à votre âge, avec vos traditions usées et vos habitudes un peu repoussantes, vous ne comptiez que sur la pitié, ô mes respectés compagnons ; mais nous, pourquoi vouloir que nous mettions de côté les avantages dont la nature nous a dotés ? S'il passe une jeune senora, elle se détournera de vous pour admirer dans ma bouche ouverte l'ivoire de mes trente-deux dents.

—Ou le musculeux relief de ma poitrine, ajouta Domingo.

—Ou la dignité de ma tournure, déclama Palabras. Combien de fois duègnes et jolies dames ont murmuré à mon aspect : Ce don Manoël ne peut pas perdre ses grands airs d'hidalgo !

Caparrosa fit un geste de la main pour réclamer le silence.

—A quoi bon se vanter soi-même ? dit-il. Je ne parlerai ni de mes avantages personnels, ni de mes talents. Je suis le plus habile, cela me suffit. Cessez vos reproches, croyez-moi. Nous vous abandonnons vos plaies et tout l'attirail humiliant de vos infirmités.

Ce n'est pas absolument mauvais, mais ce-

la vieillit. Nommez-moi une chose qui soit éternelle ici-bas. L'école nouvelle, sans repousser systématiquement l'ancien moyen, apporte à la confrérie des améliorations, des perfectionnements. Nous savons bien qu'aucune vérité ne conquiert à son début le droit de bourgeoisie ; mais le temps, Dieu merci, sanctionne toutes les grandes découvertes. J'en appelle au temps et à la justice de nos neveux !

Il dit et drapa avec grâce, autour de ses épaules déguenillées, les lamentables loques de son manteau. La vieille école possédait peu d'adorateurs. Mazapan, le paralytique ; Gengibre, voué à l'ulcère banal et rudimentaire ; Jabato, estropié du bras droit et de la jambe gauche, tous ceux, en un mot, qui se cramponnaient à l'enfance de l'art, protestèrent par leurs murmures.

Gabacho, vaincu dans cette lutte d'éloquence, s'écria :

—Nous verrons si le saint Esteban d'Antequerre souffre cela.

—S'il ne le souffre pas !... commença Caparrosa d'un ton provoquant.

—O mes amis ! interrompit un très beau gueux à longue barbe blanche, au lieu de vous quereller, écoutez les avis de ma sage expérience.

Celui-ci était le modérateur, le trait d'union entre les écoles rivales. Par son âge, il appartenait à la jeune gueuserie, par le rôle qu'il avait adopté, il faisait partie des anciens. Il avait une trentaine d'années ; il était centenaire de son état.

Il avait su se donner avec un tact admirable toute la physionomie d'un patriarche courbé sous le poids de ses jours.

—Dans tous les pays, continua-t-il sans rire, on a coutume de respecter la vieillesse. Quand j'étais jeune, je vous le dis, les hommes étaient meilleurs, et les cordons de leur bourse se lâchaient pour un oui ou pour un non. Le métier se perd, vous le savez aussi bien que moi : notre art est en décadence, et, au lieu des quatre ou cinq écus dont parlait tout à l'heure notre frère Gabacho, nous avons bien de la peine à rapporter chaque soir dans nos familles quelques misérables cuartos. On a prononcé devant vous le nom de saint Esteban d'Antequerre, illustre dans toutes les Espagnes.

Ce personnage très éminent a bien voulu consentir à devenir notre roi, en remplacement du saint Ignez Mendez, notre dernier chef. Dieu soit loué ! mais qu'il ne trouve point notre confrérie rongée par des discussions intestines ! Ne sommes-nous pas assez persécutés par les patens ? Ne savez-vous point que ce mécréant de premier ministre veut classer de Séville tous les mendiants avec ou sans besace, tous les pèlerins à bourdon et à coquille, tous les vagabonds, pour employer ses expressions méprisantes et maudites ? Ne savez-vous pas cela.

Un grand murmure suivit ces paroles.

—De quoi se mêle-t-il ? gronda Escaramujo.

—A-t-il deux coeurs, dont un dans sa cassette ?

—A-t-il la peau doublée d'acier ?

—S'attaquer à un corps constitué depuis trois cents ans !

—Avec licence du saint-office, de l'hermandad et de la couronne !

La couronne était placée la dernière. Ces gueux ne manquaient pas de flair politique.

—O mes chers amis ! reprit le centenaire Picaros, vertueux et prudent comme Nestor, ce premier ministre ne manque pas d'audace. Pour résister aux tentatives séditeuses qu'il médite contre nos privilèges et fueros, il faut un roi fort à la tête d'un peuple uni. On dit que le saint Esteban est une bonne

tête : beaucoup d'entre vous le connaissent.

—Moi ! fit le vieux Gabacho, je l'ai vu tout jeune mendier en la ville de Medina-Sidonia, vers le temps où je devins l'époux de ma Brigida. Toutes les escuelles s'ouvraient à sa voix déchirante.

—Moi ! fit aussi Caparrosa, chef de la jeune école : il est bel homme et plaît aux dames.

—Il faisait le soldat invalide à Cadix en 38, ajouta Mazapan, le paralytique ; si vous l'aviez entendu raconter ses campagnes de Flandres !

—A San-Lucar, en 39, reprit Domingo, je fus obligé de quitter la ville, parce que le superbe Estaban portait, comme moi, la casaque du matelot. Il fallait ouïr ses tempêtes et ses traverses dans le pays des cannibales !

D'autres parlèrent encore, et ce fut un concert unanimes de louanges. Ceux-ci l'avaient connu, estropié des deux jambes par suite du grand incendie de Grenade en 1633 ; ceux-là lui avaient vu le poignet droit coupé par la barbarie des Maures de Tanger ; tous avaient ouï parler de quelque miracle accompli par lui dans la gaie science de la gueuserie ; tous avouaient avec enthousiasme sa glorieuse supériorité, il n'y avait de différence qu'entre les appréciations concernant sa personne physique.

La plupart de ceux qui l'avaient vu n'étaient point d'accord entre eux : les uns l'avaient vu vieillard, les autres, jeune homme. Raspadillo le voulait petit, Domingo affirmait qu'il était de très haute taille, Gabacho le représentait fluet, Caparrosa soutenait qu'il possédait une fort honorable corpulence.

—O mes amis ! conclut le centenaire Picaros avec sa sagesse ordinaire, c'est qu'il joint à ses autres talents l'art d'un grime tout à fait supérieur. Moi aussi, je le connais. Que n'est-il parmi nous pour calmer nos inquiétudes et nos terreurs ! Nous l'attendions hier ; il n'est point venu. Dieu veuille que la journée qui commence ne s'achève point sans que nous fêtions son heureuse arrivée !

Pendant que ces braves paroles étaient échangées entre pères conscrits dans l'assemblée des gueux, la jeunesse, moins prévoyante, méprisant les positions sédentaires occupées par les anciens échelonnés sur le perron de Saint-Ildefonse, la jeunesse pelotait en attendant partie.

Maravedi, le gamin rachitique, jouait aux billes avec Plizon, l'encéphale, dont la tête se grossissait de trois livres d'étope ; Barbilla, l'innocent, sautait le mouton en compagnie du jeune Conejo, qui savait déjà tomber du haut mal. Quelques adolescents remuaient les dés sur le pavé ; d'autres enfants, plus petits, roulaient joyeusement leurs haillons dans la poussière.

Il arriva que Maravedi aperçut don Ramire enveloppé dans son manteau et dormant au pied de son pilier. A cet âge, le sommeil est bon, si dur que soit le lit où l'on repose, si inquiétantes aussi que puissent être les préoccupations de l'esprit. Don Ramire avait gardé sa position première. Sa face était tournée vers le balcon d'Isabel, qui sans doute avait en son dernier regard.

Son manteau seulement s'était dérangé et découvrait entièrement son visage. Il souriait à quelque rêve. C'était une bonne et belle figure, très franche, un peu naïve même, et dont les traits, déjà mâles, gardaient je ne sais quelle arrière nuance de douceur enfantine.

Maravedi lâcha ses billes et se coula le long de l'arcade mauresque. Il vint jusqu'au pilier dont la base servait d'oreiller au dormeur.

—Holà ! cria-t-il, voici un gentilhomme qui va étrenner notre matinée !

En un clin d'œil, deux douzaines de gueux furent sur pied.

—Les places tiennent-elles, fut-il alors demandé.

Les places tiennent.

C'était un contrat. Les heureux qui étaient aux premières stalles laissèrent une croûte de pain, un lambeau de n'importe quoi, pour témoigner de leur possession, et l'assemblée suivant la jeunesse longue clopin-clopant la maison du Sépulture.

—Un gentilhomme, cela ! s'écria Palabras avec mépris.

—Un mendiant plutôt, dit Gabacho en arrivant auprès de Ramire.

—Son manteau ne vaut pas trois peccetas, mes amis ! fit Picaros Nestor qui toucha l'étoffe en connaisseur.

—Quelle tenue : ajouta le fier Caparrosa. Et le galant Escaramujo :

—Celui-là ne nous fera pas de tort auprès des senoras de Séville.

—Et cependant, fit observer Raspadillo, toujours aimable, si vous donniez un coup de fer à ces cheveux, un coup de brosse à ce pourpoint, il ne serait pas mal, ce jeune pataud d'Aragonais !

Tous les Espagnols ont la marotte de reconnaître à la simple vue la provenance exacte d'un compatriote.

—Il est trop grand pour un Aragonais, décida Gabacho ; c'est un Galicien.

—C'est un Castillan du haut en bas.

—Il n'est pas assez maigre pour un Castillan, riposta Escaramujo ; voyez son col ; il est trop blanc ; c'est un Basque.

—Il est trop découpé pour un Basque, —Un Portugais plutôt !

—Allons donc ! trancha Caparrosa, ne reconnaissez-vous pas le Murcien à ce nez droit, à cette bouche ?

—O mes amis ! je pencherais à croire que ce jeune aventurier est un Léonais, s'il n'a pas cependant reçu le jour dans la Navarre.

Ainsi parla le centenaire Picaros. Maravedi s'écria :

—Il faut savoir cela et lui épousseter les reins avec nos gaules, s'il vient pour nous faire concurrence.

Le manteau de Ramire cachait son épée. Nos gueux, se voyant cinquante contre un, étaient animés d'un courage extraordinaire : ils se sentaient d'humeur plaisante ce matin. Ce ne fut qu'un cri :

—Eveillons le drôle ! éveillons-le !

Ramire s'agita légèrement dans son sommeil, et nos gueux de rire :

—Une paille ! dit Escaramujo. Maravedi, chatouille-lui l'oreille.

Maravedi, Plizon, Conejo, Barbilla et les autres gueusillons se mirent aussitôt à ramasser sur le pavé les brins de paille tombés des charrettes. Ils revinrent tous ensemble armés de longues tiges, en entourèrent le dormeur. On faisait silence. Maravedi s'empara d'une oreille, Barbilla prit l'autre, Plizon et Cornéja, présentant leur fétus aux narines de Ramire, commencèrent à le chatouiller doucement.

En conscience ce jeu eût été plus sûr avec l'honnête Bobazon endormi là-bas, sous la voûte près de la fontaine.

Ramire eut deux ou trois petites convulsions qui réjouirent fort la galerie ; puis, s'éveillant tout à coup, il ouvrit les yeux et bondit sur ses pieds comme un ressort qui se détend.

Les gueux reculèrent au seul éclair de ses yeux. Le regard du *jeune drôle*, comme ils l'appelaient, leur ôta toute envie de savoir s'il était de Galice, de Navarre ou bien d'ailleurs.

Dans ce premier moment de trouble, Ramire porta la main à son épée. Aussitôt tous les chapeaux furent tendus, tous les corps se contournerent, chacun était à son rôle.

Ramire se vit entouré d'un cercle de boiteux, de manchots, d'aveugles et de paralytiques. Les enfants eux-mêmes étaient chargés d'effrayantes infirmités.

Et tout ce peuple d'invalides entonna en chœur une lamentable plainte.

—Seigneur cavalier, ayez pitié d'un malheureux privé complètement de la vue ! disait Gabacho.

—La charité ! criaient Mazapan et Ugibre.

Le muet Raspadillo ouvrait une énorme bouche d'où sortaient des sons inhumains.

Caparrosa toussait à l'écart, tenant à deux mains sa poitrine déchirée.

Domingo gémissait en langage créole.

Escaramujo écumait et grinçait sur le pavé.

—O mon noble ami, chantait Picaros, donnez un morceau de pain à celui que la colère de Dieu tient trop longtemps en captivité sur la terre.

J'ai connu peut-être le père de votre aïeul ; secouez mon grand âge : hier, j'entamai par la prière et le jeûne ma cent treizième année.

Il était courbé maintenant, ce Nestor ; sa barbe blanche balayait ses genoux ; ses pauvres jambes tremblotaient. Vous eussiez été tenté de dire en le voyant : Ce bon père paraît encore plus que son âge.

Gabacho racontait comment il avait perdu la vue par le feu du ciel ; Jabado, en équilibre sur sa bonne jambe montrait, de la main gauche, la balle hollandaise qui lui avait enlevé le bras droit. Don Manóel Palabras récitait le poème des malheurs de sa famille ; Maravedi, contourné en Z ; Plizon, tenant à deux mains sa tête monstrueuse ; Barbilla, riant son rire idiot ; Cornejo, sautant comme une carpe et singeant les convulsions de la danse de Saint-Gui, poussaient d'affreux glapissements.

—Seigneur cavalier, pitié pour une misérable créature !

—Paralytique depuis quatorze ans, Seigneur cavalier !

—Cent treize ans d'âge, ô mon très noble ami !

Et des cris et des sanglots, et des plaintes qui poignaient le cœur.

Au lieu de dégaîner, Ramire se boucha les oreilles.

Puis, ayant détaillé du regard toutes les épouvantables détresses qui grouillaient autour de lui, il prit sous son pourpoint un boursicot de cuir, hélas ! plat comme un gâteau de maïs grenadin, et dit avec une sincère compassion.

—Par saint Jacques, patron de mon vénéré père, je suis pauvre comme Job, mais en voici qui ont l'air encore plus pauvres que moi ! Mes camarades, je ne peux pas vous guérir de vos infirmités, mais j'ai quatre pistoles d'or dans ma bourse, et je les partagerai avec vous.

#### IV

##### LE PARVIS DE SAINT-ILDEFONSE

Dans les classes les plus avilies, il reste toujours un atome de sens moral.

Si petit qu'il soit, si engourdi que vous le vouliez supposer, cet atome peut être mis en mouvement au choc de certaines émotions. Le cœur des bandits vibre pour le courage ; l'âme d'un mendiant émérite peut tressaillir au contact de la générosité.

Ne vous étonnez pas trop ; ils en vivent.

Nos gueux de Séville n'avaient absolument rien espéré de ce pauvre beau garçon, dont le costume n'annonçait rien moins que l'opulence. Ils l'avaient pris d'abord pour un homme qu'on pouvait berner impunément ; puis, désabusés tout à coup par le clair et vaillant regard qui avait jailli comme un feu de sa paupière ouverte, ils s'étaient attendus à une grêle de coups de plat d'épée.

La comédie qu'ils venaient de jouer n'avait qu'un but : se garer du châtement mérité. Chaque animal poltron se sert instinctivement des armes qui sont à son usage : le lièvre court, le porc-épic hérissé ses dards, le bélier tend ses cornes, le putois lâche, en prenant la fuite, ce gaz asphyxiant que la nature lui a donné en guise de bouclier. Nos gueux faisaient comme le putois, comme le lièvre et comme le hérisson : ils se défendaient.

Ce concert de lamentables antiennes est l'arme des gueux.

Quand ils virent le jeune étranger entr'ouvrir son pourpoint trop mûr et tirer cette pauvre escarcelle efflanquée, je vous le dis, ils eurent honte et remords. Pour la première fois, les trois quarts d'entre eux eurent la velléité de refuser l'aubaine. Tous ensemble ils cessèrent leurs cris et se mirent à s'entre-regarder d'un air sournois.

Ramire tendait ses deux pièces d'or.

Personne n'avancait la main pour les prendre.

— Eh bien ! dit-il en souriant, avez-vous peur de moi, mes pauvres gens ?

Personne encore ne bougea.

Le rouge monta au front de Ramire.

— Tête-bleu ! gronda-t-il, pris tout à coup par un soupçon : est-ce mon habit ? Les coquins auraient-ils compassion de moi ? Prenez, mes diôles, prenez vite, ou gare à vous !

Ses sourcils étaient froncés. Il y avait une menace si naïve dans sa prunelle allumée, qu'un mouvement de recul se fit parmi les gueux.

Seul, Picaros, à qui son âge avancé donnait un aplomb considérable, avança d'un pas et tendit sa main dont la couleur ne se peut dire.

— O mon illustre et sensible enfant, prononça ce Nestor des mendiants andalous, ne vous méprenez point sur le sentiment qui nous fait agir. Nous sommes surpris de tant de magnanimité, voilà tout. Les riches habitants de cette capitale ne nous ont point habitués à tant de munificences. Si vous êtes un prince déguisé, nous saurons respecter votre incognito.

Ramire secoua la tête en souriant.

— O mon cher et illustre bienfaiteur, reprit Picaros, si vous n'êtes pas un prince, il faut s'en prendre uniquement au hasard de la naissance ; vous méritiez de l'être. Loin de refuser vos dons, nous garderons vos pistoles comme des reliques. . . .

— Ah ça ! demanda aussitôt Ramire, si vous parlez de mettre ainsi des écus sous cloche, vous ne mourez donc pas de faim ?

Pour d'autres, la question aurait pu être embarrassante ; mais Picaros leva en l'air son vieux sombrero battu par la tempête, et agita ses deux bras en criant :

— Vive le très illustre étranger !

— Aussitôt le ciel fut obscurci par les débris de chapeaux qui voltigèrent en tourbillant, et cinquante voix répétèrent en chœur :

— Vive le très illustre étranger !

— Après quoi, les gueux se retirèrent à reculons, saluant de trois pas en trois pas, avec un très remarquable ensemble.

Le premier son de cloche appelant les fidèles à l'office du matin ébranla le vieux clocher de Saint-Ildefonse. Comme si elles eussent répondu à cette voix, deux ou trois ser-

vantes andalouses sortirent de la maison du Sépulcre, dont toutes les portes étaient restées closes jusqu'alors.

Leurs cheveux abondants étaient emprisonnés dans la résille de soie, et toutes les trois portaient sur l'oreille une cocarde rouge en l'honneur du comte-duc, que le seigneur Galfaros, leur maître, plaçait en tête de ses puissants protecteurs.

Elles apportèrent de petites tables rondes qu'elles dressèrent sur pliants le long de l'arcade mauresque, et des escabelles montées sur un seul pied, dont la tige était terminée par un lourd triangle de bois massif.

Elles étaient accortées et toutes frétilantes, ces jolies filles, malgré leurs yeux gros de sommeil.

Ramire jeta un regard de ce côté, au lieu de répondre aux œillades agaçantes des trois Andalouses, qui s'étaient fait part déjà de cette observation que ce beau cavalier n'avait pas l'air de cacher dans ses poches tous les trésors du Nouveau-Monde. D'instinct, Ramire avait drapé son manteau et redressé sa taille gracieuse. Ce fut peine perdue. Rien ne se mouvait derrière la jalousie toujours baissée d'Isabel.

Ramire sentait son estomac. Les Andalouses lui avaient déjà demandé d'un air engageant et flatteur s'il ne lui fallait point à déjeuner. Avant de prendre son repas, il pensa qu'il était bon de faire un peu de toilette, car de minute en minute cette chère jalousie pouvait se relever.

Ramire gagna la voûte sous laquelle les ronflements de Bobazon faisaient l'effet d'un orgue. Les chevaux n'avaient pas bongé. Bobazon n'avait fait qu'un somme. Il ne s'éveilla qu'au troisième coup de pied de son maître.

— Oh ! oh ! dit-il en se frottant les yeux, les nuits sont courtes en ce pays. J'ai idée que je casserais bien une croûte, seigneur Mandoze.

Ramire lui mit les brides des deux chevaux dans la main, et le mena par le bras jusqu'au milieu de la rue.

— Vois-tu cette enseigne ? lui demanda-t-il.

— Une tête sur un plat, commença Bobazon ; ils donnent à manger là-dedans ?

— Saint-Jean-Baptiste ! c'est une hôtellerie. Voilà douze réaux pour votre déjeuner à tous les trois. A quelque heure du jour que je me présente, il faut que je trouve mon cheval prêt.

Jusqu'à ce moment, la singulière représentation qu'il avait eue à son réveil laissait un peu de trouble dans ses idées. Cependant le souvenir de ce mystérieux entretien qu'il avait entendu cette nuit sous l'arcade mauresque lui revenait peu à peu. Il reprenait conscience de l'aventure qu'il avait résolu de tenter.

— Et Votre Seigneurie ne vient pas avec moi ? demanda Bobazon.

— A tes chevaux, et attends !

Telle fut la réponse de don Ramire, qui parlait ferme quand il voulait, malgré son vieux manteau et son justaucorps à l'ancienne mode.

Bobazon s'éloigna. Il tenait réellement plus au déjeuner qu'à la compagnie de son jeune maître.

Ramire revint vers la fontaine et s'y baigna le visage. Il fit ses ablutions de son mieux, brossa son pourpoint et ses chausses tant bien que mal, nettoya ses bottes, secoua son manteau et lustra son feutre en ayant soin de disposer la branche de myrte de façon à cacher les principales injures du temps.

Ensuite il rejeta en arrière à l'aide de ses dix doigts, ce peigne qui ne manque à per-

somme, la magnifique abondance de ses cheveux noirs comme le jais.

Cela fait, il se mira un peu dans la fontaine et rougit légèrement, parce qu'il n'avait pu s'empêcher de sourire à la fière beauté du visage que la clarté de l'eau lui renvoyait.

Sa toilette était achevée, son manteau bouclé, son feutre à sa place.

— Holà ! mes belles ! s'écria-t-il en revenant vers les tables, me voici prêt à déjeuner.

(A suivre)

Mme L. Crevier, No 1605 rue St Jacques, Ste-Cunégonde, dit : " Mon fils a été guéri d'une grave bronchite par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Azarie Jodoin, No 1592 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : " J'ai souffert pendant longtemps d'une bronchite dont j'ai été guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Madame Félix St-Onge, No 1608 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : " J'ai été guéri d'une forte toux par petits flacons du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Antoine Plante, boulanger, No 1594 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : " J'ai souffert pendant deux ans d'une bronchite chronique et, après avoir pris inutilement plusieurs remèdes, je déclare avoir été enfin guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Edmond Charette, No 161 rue Coursol, Ste-Cunégonde, dit : " J'ai souffert longtemps d'une grave bronchite dont je déclare avoir été complètement guérie par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Cinq petits flacons ont suffi."

Les Religieuses du Couvent de Sainte-Anne, No 708 rue Albert, Ste-Cunégonde, disent : " Nous avons fait usage du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette avec beaucoup de satisfaction."

## THEATRE - ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 27 Mars,  
Après-midi et Soirées.

LE DERNIER SUCCÈS DE NEW-YORK

### "The Dago"

Excellente compagnie, jolis décors,  
costumes, etc.

Entrée : 10c., 20c., et 30c., siège réservés 10c. extra.  
Plan au théâtre de 9 a. m. à 10 p. m.

Semaine suivante : A KENTUCKY GIRL.

## QUEEN'S THEATRE

Un bon siège réservé pour 50c.

Toute la semaine prochaine ; une fête de Pâques. Matinée de Pâques, lundi après-midi ; il y aura aussi matinées mercredi et samedi.

Le grand succès de CHAS. FROHMAN à Londres  
et aux États-Unis

### "JANE"

Et la fameuse pièce que le N. Y. Herald a accordée  
comme prix.

### "CHUMS"

N. B. "JANE" et le BEBE tiendront une réception dans le grand couloir à la fin des représentations des matinées de lundi et mercredi. Chaque dame et enfant recevront un souvenir de Pâques.

Des sièges de choix au guichet du Théâtre ; N. Y. Piano Co ; chez Sheppard et aux hôtels.

A venir, la pièce à grands spectacles "The Spider and Fly."

# Pilules de Noix Longues

COMPOSÉES

## de McGale

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

## A. LEOPRED

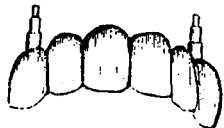
(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHERRBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines. La Tour



Nouveau mal pour pèlerins: extra léger, nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur. DOCTEUR BROUSSEAU, 254, 71 NO. 1, RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). - Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Co., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. - Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. - Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée lauriantienne. - Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. - Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CÉLÈBRES. - PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Coq-Huon, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. - Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Co, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. - Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAR LEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. - Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). - Prix d'abonnement, 12 frs. 20, No. 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.



REMEDE NATUREL POUR LES  
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysteric, Danse de St. Vite, Nervosité, Hypochondrie, Mélancolie, Inébricité, Insomnie, Etourdissement, Faiblesse du Cerveau et de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'émission et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

**GRATIS** - Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer. Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la **KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.** A Vendre par les Droguistes à \$1 la Douteille; 6 pour \$5, A Montreal, par E. Lecard, 113 Rue St-Laurent.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstins, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pouxons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARBON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

**LA PRESSE**  
JOURNAL QUOTIDIEN  
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIÈME LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE**  
Strictement payable d'avance

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose.

**ANNONCEZ DANS LA PRESSE**  
Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 25 Mars 1893

# 27,325

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à  
**LA PRESSE,**  
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX**

Alliérent indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences** et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

**J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.**  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS  
S'adresser à **C. ALFRED CHOUILLON,**  
Agent Général pour le Canada, **MONTREAL.**

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de  
**J. CHRISTIN & Cie**  
SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX  
Cidre Champagne et Crème Soda

BUREAU ET ATELIER  
**129 Rue Sanguinet**  
25 sep. 93

**Un Breuvage Délicieux et Fortifiant**  
**LE CHOCOLAT MENIER**

Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à **C. ALFRED CHOUILLON, MONTREAL,** et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

## Grande Sensation!

# LES Chevaliers du Poignard

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ  
**15 CTS—SEULEMENT—15 CTS**  
**17 CTS—PAR LA POSTE—17 CTS**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.  
**POIRIER, BESSETTE & CIE,**  
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Quart de Million distribué

# L.S.L.

**LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE**  
incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'en 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (au Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputés depuis vingt ans pour l'Intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fa similitude" de notre signature dans ses annonces.

*J. A. Early*  
*Mrs. A. A. Babel*  
*L. J. M. M.*  
Commissionaires.

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beauregard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard choisissait toujours Mr. Villere pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà surveillé neuf nos de tirages.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.  
R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank.  
JNO. H. CONNOR, President State National Bank.  
A. BALDWIN, President New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, President Union National Bank.

## LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,  
**MARDI, 11 AVRIL 1893**

**Prix Capital—\$75,000**  
100,000 Billets dans la roue.

**LISTE DES PRIX:**

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
300 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
300 Prix de 40, soit.....	20,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

**PRIX TERMINAUX**  
999 Prix de \$20, soit..... \$19,980  
999 Prix de \$20, soit..... \$19,980  
3,433 Prix se montant à \$265,460

**PRIX DES BILLETS**  
Billets Complets, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c; Un-Vingtième, 25c.

**PRIX DES CLUBS:**  
11 Billets Complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

**IMPORTANT.** Envoyez tout argent par l'Express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquels nous paierons tous frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:  
**PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.**

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la COUR SUPREME DES ETATS-UNIS, UN CONTRAT avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, S'EXPIRE LE 1ER JANVIER 1895. En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nouvelle-Orléans; que le prix est payable à la Nouvelle-Orléans, et que le dit billet est signé par le président PAUL CONRAD et qu'il est endossé par les signatures des généraux J. A. EARLY et W. L. CABELL et du COLONEL C. J. VILLERE; ayant aussi les garanties de quatre banques nationales et de leurs présidents promettant payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs.

Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous vendent des *billets* de la LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

**BELLE MUSIQUE A VENDRE**  
NOUS VENONS DE RECEVOIR  
**3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE**  
QUE NOUS VENDONS  
**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonsnettes, danses, etc. Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.  
**POIRIER, BESSETTE & Cie,**  
No. 516 Rue Craig, MONTREAL.